

(P)

LE CHATEAU DE MONTBRUN.

En vente à la Librairie de BAUDRY, Éditeur,

54, RUE COQUILLIÈRE, A PARIS.

D'ARTAGNAN,

CAPITAINE-LIEUTENANT DES MOUSQUETAIRES

Par Eugène D'Auriac,

De la Bibliothèque royale.

Le succès du roman de M. Alexandre Dumas, a appelé l'attention sur un personnage jusqu'ici fort négligé des historiens et des biographes. *D'Artagnan* eut pourtant une vie assez aventureuse, assez mêlée aux évènements de son époque pour que les chroniqueurs daignassent s'occuper de lui. Certes, l'homme qui servit Mazarin et qui parvint, par son mérite, au rang de capitaine-lieutenant de mousquetaires, méritait bien que l'histoire sauvât son nom de l'oubli Depuis son départ du Béarn, jusqu'au moment où il conquit sa haute position à la cour; depuis son premier duel avec *Athos*, *Aramis* et *Porthos*, jusqu'à sa mort glorieuse, sa carrière fut pleine de faits curieux et intéressants. Chez un tel personnage tout devait intéresser: ses amours, ses intrigues, ses missions politiques, ses combats. Il était donc nécessaire de le faire connaître, et c'est ce qu'on a essayé dans ces derniers temps. Mais si M. Dumas lui a rendu la vie, il ne l'a pas fait complètement. Il y a beaucoup de choses vraies dans le roman, mais il y en a plus encore qui ne doivent le jour qu'à la féconde imagination de l'auteur.

Le livre que nous annonçons a pour but de reconstituer historiquement la vie de *D'Artagnan*, et c'est là ou jamais que la vérité pourra se passer de la fiction, sans cesser d'intéresser et de plaire. L'auteur de ce livre, M. EUGÈNE D'AURIAC, était plus que personne propre à l'entreprendre. Placé aux sources, il a pu non-seulement consulter les mémoires où M. Dumas a puisé l'idée première de son roman, mais encore une foule de pièces et de documents contemporains dont le célèbre écrivain ne devait pas même soupçonner l'existence. Aussi cet ouvrage conviendra-t-il surtout à cette classe nombreuse de lecteurs, qui, tout en redoutant la sèche et aride nomenclature de l'histoire, tient à ne trouver dans les livres qui l'amusent que des faits rigoureusement authentiques En un mot, la vie de *D'Artagnan* réunit à l'action et à l'intérêt du roman la vérité absolue de l'histoire.

Impr. de E. Depée, à Sceaux (Seine.

LE CHATEAU

DE MONTBRUN

PAR

ÉLIE BERTHET.

5

PARIS

LIBRAIRIE DE BAUDRY, ÉDITEUR.

De l'Amant de la Lune, par Paul de Kock. — Des Trois Mousquetaires, par Alexandre Dumas. — De D'Artagnan, du Garde-d'Honneur, par Roger de Beauvoir.

34, RUE COQUILLIÈRE.

—

1847

LE HÉRAUT.

vous pu me trouver dans ce pays écarté?

— Rien n'est plus simple, frère Bertrand... Hier, peu d'heures après votre départ, Saint-Denis, héraut de France, est arrivé à franc étrier à Malleval, croyant vous y trouver encore. Il était chargé d'un message de notre sire le roi; on lui avait ordonné de faire grande diligence. En apprenant votre départ, il a été si fort contrit, il s'est tant lamenté de ne pouvoir s'acquitter de la royale commission, que nous nous sommes décidés, sachant quelle route vous aviez prise, à courir après vous... Peut-être ne fussions-nous pas parvenus à vous atteindre, mais heureusement nous avons rencontré à

quelques lieues d'ici un homme qui nous a indiqué où vous aviez couché la nuit dernière.

— Et quel est cet homme, Olivier?

— Une espèce d'écuyer nommé Oswald, un drôle assez suspect... Il s'est jeté hier au soir sur nos lignes, car nous avons campé à la belle étoile, sur le bord du grand chemin. Craignant que cet homme ne fût un espion anglais et qu'il ne nous attirât sur les bras toutes les troupes de la province, j'ordonnai de le *brancher* au premier arbre venu... Le coquin ne parut pas satisfait et se démena comme un beau diable... Cependant il allait être pendu bel et bien, quand par hasard il entendit prononcer mon nom; il vint se jeter à mes pieds et il

XX

Un murmure d'étonnement s'éleva dans les deux armées. Le chevalier étranger était messire Olivier Duguesclin, frère unique de l'illustre Bertrand.

Sans s'inquiéter de leurs compagnons respectifs, ils se livrèrent d'abord à la joie de se revoir. Mais bientôt Olivier, jetant un regard un peu ironique sur la suite de son frère, dit avec gaîté :

— Par notre commune mère ! Bertrand, où êtes-vous allé chercher de de pareils gens d'armes? jamais je n'ai vu mines si piteuses et si couardes !... Vrai Dieu ! l'ennemi que vous voulez attaquer ne doit pas être bien redoutable, ou vous serez battu sans rémission, je vous le prédis.

— Ne vous moquez pas, frère Olivier, répondit Bertrand avec sévérité ; il y a quelquefois autant de courage sous la simple jaquette d'un vassal que

sous une armure de chevalier....... Je compte employer ces hommes à un service pressé et je n'ai pas été maître de choisir.

— Attendez un instant, frère Bertrand, répliqua Olivier; nous vous apportons des nouvelles de haute importance; et sans doute vous ne vous amuserez pas à guerroyer contre les gentillâtres de ce pays lorsque vous les connaîtrez...

— Nous apprécierons, mon très-aimé frère; mais bon Dieu! quelle est donc cette chevalerie qui vous accompagne avec un train si magnifique? On dirait des seigneurs damerets allant au-devant de la fiancée d'un roi!

— N'avez-vous pas déjà reconnu les

armoiries et les bannières, mon vaillant sire? Ce sont les capitaines qui étaient avec vous à Malleval, nos beaux cousins Mauny, le comte d'Armagnac, Galeran, et d'autres encore; ils ont grande impatience de vous voir, et nous chevauchons depuis hier pour vous joindre..... Mais, par votre chef, continua-t-il en se tournant vers ses compagnons, ils ne vous ont pas reconnu sous ce costume indigne de votre rang; ils vous prennent, je le gage, pour quelque aventurier qui demande merci en son nom et au nom de ses piètres soldats!

— Parlons raison, Olivier; quel si grand motif avez-vous eu de vous mettre à ma poursuite et comment avez-

— Que monseigneur Jésus-Christ et sa sainte mère soient bénis pour vous vous avoir conduits sains et saufs jusqu'ici, comme pour les autres grâces dont ils m'ont comblé depuis quelques heures! Je vous remercie, frère Olivier, de l'intérêt que vous prenez à ma personne... mais ne pourriez-vous me dire quelles nouvelles m'apporte le royal messager?

— Je ne sais rien de certain; cependant, si je ne me trompe, les nouvelles sont mauvaises..... Le héraut est resté un peu en arrière, car lui et son cheval sont brisés de fatigue : il ne tardera pas à nous joindre... En attendant, ne voulez-vous pas saluer nos parents et bons amis?

— Volontiers, frère Olivier.

Ils s'avancèrent alors vers un groupe de chevaliers, posté à l'entrée du village. A peine eurent-ils fait dix pas, que Bertrand fut reconnu. Les seigneurs français sautèrent à bas de leurs chevaux et vinrent lui serrer la main, pendant que les hommes d'armes poussaient des vivats et agitaient les bannières pour le saluer.

Alors seulement toute espèce de défiance cessa entre les deux troupes, et les vassaux de Solignac respirèrent. Le sire de Nexon lui-même s'empressa de leur faire remarquer que cette brillante chevalerie étant amie de Duguesclin, allait probablement se joindre à eux contre le redoutable sire de Mont-

brun. En attendant il les invita à profiter de ce moment de répit pour se reposer; le reste de la journée, selon toute apparence, devant être fort rude pour eux.

Ces pauvres manants ne se le firent pas dire deux fois; ils s'assirent sur l'herbe, devisant de tout ce qu'ils voyaient ou de ce qu'ils supposaient; le chevalier-avoué rejoignit Bonne-Lance.

Le chef des routiers restait à cheval, en tête de sa troupe, dans une immobilité complète, le regard fixé vers les seigneurs qui entouraient Duguésclin. Nexon ne remarqua pas d'abord sa pâleur et sa préoccupation.

— Eh bien, capitaine Bonne-Lance,

dit-il tranquillement, vous aviez raison... ce sont des Français et, j'imagine, de bons auxiliaires pour le coup de main que nous méditons.

Henry le regarda d'un air distrait, comme s'il n'eût pas compris ces paroles ; puis il demanda avec agitation :

— Ne me trompé-je pas, sire chevalier? n'apercevez-vous pas comme moi, à quelques pas de monseigneur Duguesclin, une bannière mi-partie rouge et bleue semée d'herminettes blanches?

—Il est vrai, capitaine ; connaîtriez-vous le seigneur à qui appartiennent ces armoiries? Ce doit être un grand personnage de la cour de France, à en

me dit que, si je voulais lui accorder la vie, il se faisait fort de me conduire dans un endroit où vous deviez être assez empêché, car vous étiez tombé entre les mains d'un méchant seigneur qui ne manquerait pas de tirer profit de vous. Comme il a exactement dépeint votre personne, nous n'avons pas douté de sa sincérité. Cependant il nous a été impossible d'expliquer pourquoi cet écuyer avait quitté le château de Montbrun; je le soupçonne fort d'avoir voulu avertir les Anglais et le duc de Lancastre, connétable d'Aquitaine, de votre présence dans le pays. Pour abréger, ces seigneurs et moi nous ne tenions pas assez à voir pendre ce misérable vassal pour refuser sa proposi-

tion. Nous lui avons promis la vie s'il nous donnait les moyens de vous retrouver, en le menaçant de le tuer au premier soupçon de trahison. Il nous a conduits ici, et voilà, frère Bertrand, comment nous avons eu le bonheur de vous revoir....... Au moment où vous vous êtes montré, nous allions envoyer sommer les habitants de Montbrun de vous remettre entre nos mains, sans quoi nous eussions saccagé ce manoir inhospitalier ; mais à présent, je pense, nous allons quitter bien vite ce pays sauvage, laissant à d'autres le soin d'enfumer cette tanière de renards.

Duguesclin avait écouté avec attention le récit de son frère. Il dit dévotement, en levant les yeux au ciel :

juger par le riche costume du porte-bannière.

Bonne-Lance ne répondit pas, son trouble et son émotion devenaient de plus en plus visibles ; un léger tremblement agitait ses membres. Il rabattit précipitamment la visière de son casque de manière à cacher ses traits. Au même instant un page vint le prier gracieusement de s'approcher des seigneurs français ; ils avaient mis pied à terre et ils écoutaient avec un vif intérêt Duguesclin leur racontant les dangers qu'il avait récemment courus.

Le capitaine des routiers fit un signe de consentement, puis se tournant vers un de ses sergents, il lui ordonna de mettre la compagnie au repos ; mais

l'interposition de sa visière d'acier ou l'émotion avait altéré le timbre de sa voix; ses paroles étaient sourdes, presque inintelligibles. Ce devoir rempli, il suivit le page, laissant le sire de Nexon et le sergent stupéfaits de ces manières étranges, si différentes de ses allures ordinairement franches et hardies.

Quand il fut à dix pas de la troupe, il remit son cheval à la garde du page, et s'avançant à pied vers les nobles français, il s'inclina profondément devant eux. Ils lui rendirent son salut avec beaucoup de courtoisie.

— Vrai Dieu! brave écuyer, s'écria Olivier Duguesclin avec une familiarité amicale en lui tendant la main, je veux

être le premier à vous remercier de l'assistance que vous avez donnée à mon seigneur et honoré frère; par la croix! vous avez fait une grande action et de haute loyauté...

— Messire, dit Gauthier de Mauny, fier et rude chevalier, couvert d'une armure noire, au visage brun et balafré, toute la noblesse et chevalerie de France sera jalouse du service que vous avez rendu à mon beau cousin Bertrand... Maugredieu! je donnerais dix années de ma vie de guerres et batailles pour avoir eu le bonheur de parachever une action si agréable au roi notre sire et à la chrétienté!

— Ne te plains pas, cousin Mauny, répliqua Duguesclin en riant; si l'on

portait en ligne de compte les horions que tu as reçus pour moi, tu serais encore le plus riche de mes bons amis et vaillants compagnons d'armes, sans excepter Clisson lui-même !

Bonne-Lance reçut encore les compliments de Galeran, fils du comte de Saint-Pol, d'Olivier de Mauny, et des autres seigneurs qui se trouvaient là. Tous renchérissaient les uns sur les autres pour exalter le service qu'il avait rendu à leur illustre chef en le sauvant des mains de Montbrun. Henry gardait le silence comme si le respect, en présence d'une si noble assemblée, lui fermait la bouche.

Cependant, un des personnages les plus éminents de l'assemblée n'avait

encore rien dit ; c'était un homme déjà sur le retour, d'une figure sèche et maigre, de manières austères; sa physionomie portait les traces d'une souffrance morale déjà ancienne. Son armure d'argent richement incrustée, son manteau mi-partie, sur lequel étaient brodées des armoiries, le coronnet à neuf perles qui surmontait son casque, le faisaient reconnaître pour un puissant seigneur ; c'était, en effet, le comte d'Armagnac, dont le nom devint si célèbre quelques années plus tard. Il avait tenu ses yeux attachés sur Bonne-Lance avec obstination, tandis que les autres chevaliers comblaient d'éloges l'aventurier.

— Jeune homme, dit-il à son tour

avec un peu de raideur, un simple écuyer devrait-il se présenter ainsi, le visage couvert, devant des personnages de si haut rang?

— En effet, sire Bonne-Lance, ajouta Duguesclin avec sa franchise mâle, pourquoi cacher votre loyal et plaisant visage à ces seigneurs? Par Notre-Dame! vous leur feriez croire qu'il vous manque un œil comme à mon cousin Mauny, que vous êtes balafré comme Olivier, ou que vous avez la peau noire comme moi... or je sais combien votre mie a eu bon goût en vous choisissant pour son chevalier!

Bonne-Lance répondit d'une voix basse et étouffée qu'il venait de faire vœu de ne pas ôter son casque et lever

sa visière, jusqu'à ce qu'il eût vu la bannière de France flotter sur le château de Montbrun. Ces sortes d'obligations bizarres étaient communes à cette époque et aucun des assistants ne parut surpris.

— Il ne faut jamais fausser un vœu, s'écria Olivier Duguesclin, ou l'on ne tarde pas à s'en repentir...... A la bataille de Cocherel, sainte Catherine me laissa donner un violent coup de lance dans l'épaule, parce que j'avais omis d'envoyer à sa chapelle, à Rennes, un cierge de douze livres que je lui avais promis par serment !... Mais comme à l'ordinaire, continua-t-il d'un ton un peu ironique, notre cher sire et ami le comte d'Armagnac trouve une raison

de moins estimer ce jeune bachelier en ceci que nous l'avons loué...

— Vous parlez avec légèreté, sire Olivier, répondit le comte d'un air sombre, et vous m'avez mal jugé en attribuant à un esprit naturellement grondeur ce qui est le résultat d'une longue expérience des choses d'ici-bas... Comme vous, continua-t-il en s'animant et en regardant Bonne-Lance avec attendrissement, j'apprécie la valeur, la générosité, la prudence dont ce jeune homme a fait preuve en déjouant les piéges du baron de Montbrun. Il a commencé noblement sa carrière en rendant un si grand service à notre illustre capitaine, au roi notre seigneur, à la France entière... Pour avoir un fils tel

que ce brave écuyer, je donnerais mon titre de comte et mes beaux domaines... Dieu n'a pas voulu m'accorder une si grande faveur !

Aucune larme ne vint mouiller les yeux caves du sire d'Armagnac, mais sa voix brusque avait pris un accent de profonde mélancolie. Les seigneurs français restèrent insensibles à cette expression de tristesse, à laquelle ils étaient sans doute habitués; plusieurs même haussèrent les épaules comme on ferait au radotage d'un vieillard. Mais Bonne-Lance ne put entendre avec la même indifférence les paroles affectueuses du comte. Son agitation devint plus vive; sa poitrine haletait dans sa lourde cui-

rasse. Il voulut parler ; la voix expira sur ses lèvres.

— Ma foi ! s'écria Duguesclin avec impatience, vous mettez le pauvre gars à la gêne, avec vos beaux compliments et vos paroles miellées ; il ne sait plus que dire.. Par la mitre du pape ! c'est un rude chef de routiers; il n'a pas appris, comme vous, le beau langage auprès des princes et souverains. Ah ! si vous aviez adressé de pareils compliments à ce gentil troubadour qui s'est jeté au-devant du coup dont j'étais menacé, il eût pu mieux vous répondre !... mais, je le crains, le pauvre rossignol ne chantera plus !

— Aussi quelle imprudence de s'ex-

poser dans la mêlée sans armure! dit Mauny avec indifférence.

— C'est une imprudence dont je m'étais moi-même rendu coupable, cousin Gauthier, et elle a été sur le point de me coûter cher... Si je dois ma liberté au capitaine Bonne-Lance, je dois la vie au troubadour Gérald.

— Ce n'est là, qu'une action de page et de vilain, reprit Mauny dédaigneusement.

—Un enfant, une femme, eussent pu en faire autant! ajouta Galeran; il n'y a là, ni prouesse ni appertise d'armes... c'est un agneau qui s'est laissé égorger, voilà tout.

Cette manière d'apprécier l'admirable dévoûment du troubadour, bien

qu'elle fût dans les idées du temps, appela la rougeur de l'indignation sur le visage énergique de Bertrand. Il allait s'emporter contre ses amis ; le comte d'Armagnac lui dit à l'oreille avec un sourire mystérieux :

— Espérez-vous donc, sire Bertrand, faire comprendre au boucher la résignation de l'agneau qu'il égorge ?

Duguesclin secoua la tête d'un air pensif.

— Il n'importe ! reprit-il au bout d'un moment, la seule chose que je puisse faire désormais pour ce jeune compagnon est de le venger, et je veux le venger... Sires chevaliers, qui de vous consent à se joindre à moi pour châtier ce perfide châtelain !

— Nous vous aiderons tous, beau cousin, dit Mauny; mais par la croix! le château est fort; nous aurons beaucoup de mal à l'emporter d'assaut!

— Mettons-nous donc à l'œuvre sur-le-champ, s'écria Bertrand avec ardeur; capitaine Bonne-Lance, disposez-vous à attaquer du côté de la poterne; employez les vassaux de Solignac à faire des fascines et à préparer des matériaux pour combler les fossés!... Pour nous, nous attaquerons la grande porte, et nous verrons qui le premier arborera sa bannière sur le rempart... Allons! à l'œuvre, et puisse monseigneur saint Yves nous avoir en sa garde!

Les seigneurs français se séparèrent, et Bonne-Lance voulut se diriger vers sa

monture; le comte d'Armagnac le retint doucement :

— Capitaine Bonne-Lance, demanda-t-il avec courtoisie, ne me direz-vous pas votre nom véritable, afin que je le garde en ma mémoire comme celui d'un vaillant homme ?

— Vous le saurez bientôt, peut-être, mon noble sire, répondit le routier d'une voix sourde.

— Quand donc, pour Dieu ?

— Lorsque j'aurai été armé chevalier de la main de monseigneur Duguesclin...

Il salua profodément, et s'élança à cheval. Le comte d'Armagnac le suivit un instant des yeux comme s'il eût voulu admirer son attitude martiale ; puis

il poussa un profond soupir et revint vers le village où s'étaient cantonnés ses amis.

Bientôt tout fut en mouvement dans la plaine. Les cavaliers avaient abandonné leurs chevaux, qu'on était allé cacher dans le bois. Les archers et arbalétriers examinaient leurs sagettes et leurs carreaux. Des travailleurs abattaient des arbres dont le branchage devait servir à combler les fossés ; d'autres arrachaient des mottes de gazon pour le même usage. On ne voyait partout que gens se préparant à l'assaut.

Duguesclin était entré un moment dans une des masures abandonnées du village de Montbrun pour revêtir une armure de son frère Olivier. Il reparut

bientôt couvert d'acier de pied en cap et portant sur son écu les armoiries si connues : *champ d'argent avec un aigle de sable à deux têtes et un rouge baston.* Un panache blanc se balançait au-dessus de son casque; dans cet équipage il avait un aspect à la fois majestueux et terrible.

Sur le seuil de la porte, il rencontra un nouveau voyageur, à qui tout le monde manifestait beaucoup de déférence. C'était un homme d'un âge mûr, revêtu d'un tabard bleu semé de fleurs-de-lys d'or. Il tenait d'une main une courte baguette, de l'autre plusieurs parchemins auxquels étaient attachés différents sceaux en cire rouge et verte. A sa vue, Duguesclin resta im-

mobile : il avait reconnu Saint-Denis, héraut d'armes du roi Charles V.

Saint-Denis salua le chevalier.

— Monseigneur, lui dit-il avec respect, avant de vous exposer aux hasards d'une bataille, je vous requiers de prendre connaissance des lettres que je vous apporte au nom de notre très-redouté sire et souverain seigneur le roi de France !

— Gentil héraut, répondit Duguesclin, je ne puis sans forfaiture et félonie repousser votre requête... je suis prêt à écouter les ordres qu'il plaît à monseigneur et maître de m'envoyer.

Et il rentra avec le héraut dans la misérable masure sans portes ni fenê-

tres, qui était pour le moment son habitation.

L'intérieur était nu et délabré; le vassal qui l'occupait jadis en avait enlevé les meubles, lorsqu'il s'était refugié derrière les murailles protectrices du château. Quelques billots de bois seuls garnissaient encore ce triste réduit. Bertrand fit signe au poursuivant d'armes de s'asseoir sur l'un d'eux; pour lui, il voulut recevoir debout le message de son souverain.

— Je suis prêt à vous entendre, sire héraut, dit-il avec cette courtoise naïveté que les plus grands personnages apportaient alors dans les relations officielles ou privées, mais d'abord lais-

sez-moi me réjouir de vous voir arrivé sain de corps et bien portant...

— Je vous remercie, messire, répondit Saint-Denis respectueusement, mais je suis trop peu de chose pour vous occuper dans des circonstances aussi graves que celles qui m'amènent près de vous.

— Eh bien! quelles sont-elles, gentil héraut?... mon très-cher et très-redouté seigneur le roi Charles est en bonne santé, je l'espère?..

— Grâces en soient rendues à Dieu, il est en bonne santé... Voici la lettre qu'il a daigné me confier pour vous.

Duguesclin prit le vélin précieux auquel était suspendu le grand sceau de

l'État ; il le retourna dans ses mains d'un air embarrassé.

— Mon noble maître fait bien de l'honneur à un pauvre chevalier tel que moi, reprit-il ; mais vous ne l'ignorez pas, sire poursuivant d'armes, toute ma vie a été employée à me battre pour son service et... je ne sais pas lire.

Cet aveu ne parut nullement extraordinaire à Saint-Denis ; car alors l'instruction était rare partout, mais particulièrement dans la noblesse.

— Aussi bien, messire, répondit-il avec solennité, votre maître et le mien, le roi de France, m'a chargé de vous dire de vive voix ce qu'il a daigné vous écrire de sa main... Sachez le donc, le roi vous attend incessamment à Paris

pour vous donner l'épée de connétable; il vous ordonne, sitôt les présentes reçues, de vous mettre en route, sous peine d'encourir son déplaisir et de causer les plus grands malheurs.

— Que Notre-Dame de Dinan me préserve d'encourir le déplaisir de mon bien-aimé souverain! répliqua le bon chevalier en faisant un signe de croix; mais j'éprouvais des scrupules à accepter l'important office de la connétablie; car, si je l'acceptais, il faudrait le retirer à un illustre guerrier, le vénérable Moreau de Fiennes, pour le présent connétable de France...

— Il ne l'est plus, messire; monseigneur de Fiennes a été un loyal capitaine et appert homme d'armes, du

temps du feu roi, dont Dieu ait l'âme; mais maintenant il est vieux et cassé; il ne peut plus endosser son armure et guerroyer contre l'Anglais... Il a donc rendu au roi l'épée de connétable, et il vous prie lui-même d'accepter cette haute dignité; il ne se sent plus capable d'en remplir les devoirs, comme vous en jugerez par cette lettre dont il m'a chargé expressément pour vous.

En même temps il présenta à Duguesclin un autre parchemin; le chevalier se contenta de regarder le sceau, comme il avait fait pour la missive royale.

— Il suffit, sire Saint-Denis, dit-il avec majesté; je ne veux pas tarder plus longtemps à me rendre aux ordres

du roi, tout indigne que je sois de l'honneur qui m'attend... Aussitôt après avoir pris le château de Montbrun, je me mettrai en route pour aller saluer le roi Charles dans sa tour du Temple à Paris... et maintenant, gentil héraut, permettez-moi de rejoindre les gens d'armes qui environnent déjà ce manoir; la besogne faite, je vous suivrai.

Il voulut sortir; l'envoyé royal le retint par un geste ferme et respectueux.

— Daignez m'excuser, vaillant seigneur, reprit-il, mais les paroles du roi sont précises... il vous ordonne de ne tarder que le temps nécessaire pour changer votre pesante armure de bataille contre des houzeaux de voyageur.

Je ne vous ai pas tout dit encore; le royaume, la ville capitale, le roi lui-même, sont dans le plus grand danger!

— Serait-il vrai, messire? demanda Duguesclin en tressaillant; l'Anglais aurait-il fait tant de progrès depuis quelques jours?

— Il est aux portes de Paris, monseigneur, répliqua le hèraut avec feu, et sans doute déjà Robert Knowles et son armée, après avoir dévasté la Picardie et la Champagne, assiégent le roi Charles dans sa bonne ville... Au moment où je sortais de Paris, des chevaliers anglais venaient par bravade frapper les barrières de leur lance..... Vous n'avez donc pas une minute à

perdre; le devoir de tout féal sujet et brave guerrier est de voler au secours du roi de France.

—Par la Montjoie! tu as raison, héraut, s'écria Duguesclin en se promenant dans la salle avec émotion; je ne dois pas m'occuper d'intérêts secondaires, de vengeances et de défis personnels, quand mon cher sire le roi est si mal en point... Cependant, ajouta-t-il avec réflexion en s'arrêtant tout-à-coup, si j'avais eu seulement deux heures pour donner l'assaut à ce manoir...

— Votre bouillante valeur vous emporte trop loin, monseigneur, dit le poursuivant d'armes avec véhémence; vous avez déjà reçu plusieurs messages du roi Charles, et, malgré votre ardent

désir de vous rendre à son appel, vous vous laissez arrêter à chaque pas par des prouesses à faire, des châteaux à conquérir... Hier vous êtes parti presque seul de Malleval pour vous rendre à Paris; aujourd'hui je vous trouve, avec une armée improvisée par votre nom, prêt à assaillir une forte place, bien munie de défenseurs!.... Messire Bertrand, excusez ma hardiesse, mais il n'est plus temps pour vous de vous signaler dans les combats singuliers et dans les tournois comme un simple chevalier; vous ne devez plus songer à votre gloire, mais à la défense de votre pays et de votre souverain. Vous n'êtes plus un simple capitaine qui peut jouer sa vie cent fois en un jour pour une parole

insultante ou un défi, vous êtes connétable de France et ce titre vous impose des obligations sacrées!

Ces nobles sentiments ne pouvaient manquer de trouver de l'écho dans le cœur de Duguesclin.

— Partons donc, s'écria-t-il; mon frère et les autres seigneurs se chargeront de châtier ce méchant baron de Montbrun... ils sont nombreux, expérimentés, ils en viendront aisément à bout!... Que l'on prévienne mes écuyers de tout préparer pour le départ! s'écria-t-il à voix haute en s'approchant de la porte, de manière à être entendu des pages et suivants assemblés devant la maison; et vous, sire héraut, à che-

val ! dans trois jours nous serons à Paris.

— Dieu vous entende, monseigneur ! répondit Saint-Denis triomphant.

Quelques instants après, les écuyers bretons étaient en selle, le fidèle Jean Bigot à leur tête. Le bruit du départ subit de Duguesclin s'était déjà répandu et avait attiré devant la masure tous ceux qui ne prenaient pas une part active aux préparatifs du siége. Au moment de partir, le futur connétable promena autour de lui un regard attentif comme s'il eût cherché à qui donner un important message. Un moine vénérable fendait la foule et semblait vouloir lui parler ; Duguesclin reconnut aussitôt le

père chirurgien de Solignac, et il l'attendit.

Le religieux salua humblement.

— Monseigneur, dit-il, le blessé que vous avez confié à ma garde est en danger de mort; il vous prie instamment de lui accorder un moment d'entretien... Cette faveur sera sans doute la dernière dont il jouira sur la terre; car nul art humain ne saurait guérir sa blessure.

Une vive anxiété se peignit sur le visage de Bertrand.

— Ce jeune homme m'a sauvé la vie, dit-il en regardant le héraut d'armes avec hésitation; je ne puis lui refuser la grâce qu'il demande... Mon père, continua-t-il en se tournant vers le chirurgien, le blessé est-il loin d'ici?

— Là-bas sous cette feuillée, messire, dit le moine en désignant la pointe de bois où Gérald et Bonne-Lance étaient en embuscade le matin.

— Ce n'est pas loin ! reprit Bertrand en regardant toujours la figure austère du héraut.

—La France attend ! répliqua celui-ci d'une voix solennelle.

Des clameurs immenses retentirent du côté du manoir; les trompettes sonnèrent toutes à la fois. Le valeureux coursier de Duguesclin dressa les oreilles à ce son bien connu ; il fit une courbette comme pour s'élancer au combat.

— De par saint Georges ! s'écria le chevalier, que se passe-t-il donc?

Olivier de Mauny parut, la visière baissée, l'épée à la main.

— Beau cousin Bertrand, dit-il d'un ton railleur, pour la première fois, vous vous faites attendre dans une bataille... il est impossible de contenir l'ardeur de ces troupes indisciplinées; elles commencent l'attaque sans nous... Hâtez-vous donc, si vous voulez être de la fête !

Duguesclin se décida tout-à-coup.

— Sire Héraut, dit-il brusquement, je suis fidèle à mon prince et dévoué à la France; mais je suis obligé de retarder mon départ de quelques instants.

— Quoi ! monseigneur, s'écria Saint-Denis avec un accent de reproche, ou-

bliez-vous déjà vos résolutions loyales ?

— Je ne les oublie pas, mais par saint Yves ! je ne saurais agir contre mon honneur et ma conscience.

— Et votre honneur vous oblige encore à verser du sang ?

—Non, mais à dire un dernier adieu au malheureux jeune homme qui a versé le sien pour moi.

Il agita la main comme pour annoncer qu'il reviendrait bientôt et il dirigea son cheval vers l'endroit où était le troubadour ; le vieux moine le suivit de loin.

LE PAGE.

XXI

Le père chirurgien de l'abbaye de Solignac avait exécuté les ordres de Duguesclin avec un zèle empressé, avec une charité toute chrétienne. Dès qu'on

eût fait halte, il appela quelques vassaux de son couvent plus particulièrement affectés à son service et il leur ordonna d'élever rapidement une hutte de feuillage dans le bois. Pour lui, il se dirigea vers ses bagages que portait un cheval de charge; il en tira les ustensiles et les cordiaux alors usités en chirurgie. La hutte achevée, on y transporta Gérald toujours inanimé, et le moine s'occupa enfin d'examiner la blessure.

Il n'y avait plus aucune espérance; le fer de lance avait pénétré jusqu'aux organes de la vie. En acquérant cette triste certitude, ce vieux moine à la tête chauve, au visage ridé, à la longue barbe blanche, contempla le trouba-

dour avec un profond sentiment de tristesse.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, ne ferez-vous pas un miracle pour ce pauvre enfant, si jeune et si beau ?

Cependant afin de rassurer sa conscience, il posa un nouvel appareil sur la blessure. Puis, versant dans une petite coupe d'argent quelques gouttes d'un cordial puissant, il les fit glisser entre les lèvres pâles du ménestrel.

Cette liqueur bienfaisante ne tarda pas à produire un effet favorable ; peu à peu la couleur revint sur les joues de Gérald, la respiration souleva sa poitrine par des mouvements saccadés ; enfin ses yeux bleus et limpides s'ouvrirent à la lumière.

Un profond étonnement saisit le jeune Montagu quand, au réveil, il se trouva dans cette hutte de branchages, couché sur un lit de feuilles sèches et de manteaux, à côté de ce vieux moine qui, debout et silencieux, l'observait avec anxiété. Un lambeau de toile grossière destiné à fermer la tente était relevé ; le pauvre malade pouvait embrasser d'un coup-d'œil une scène bruyante et animée. Dans le lointain, il apercevait le château de Montbrun ; une foule d'hommes aux costumes bariolés, aux armures brillantes, s'agitait au soleil, remplissant l'air de clameurs. Autour de lui cependant tout restait calme. Son regard pouvait plonger dans les profondeurs de la forêt verte et touffue

où chantaient encore les oiseaux. Aucun homme d'armes ne se montrait de ce côté ; excepté deux ou trois pauvres vassaux, assis sur l'herbe, en attendant les ordres du père Nicolas, cette partie du paysage présentait son aspect solitaire accoutumé.

Le troubadour contemplait avec égarement ce vaste tableau où abondaient les contrastes ; ses pensées revenaient lentement. Peut-être croyait-il avoir fait un rêve ; peut-être, dans ce moment où il n'avait pas encore recouvré toute sa sensibilité physique et morale, oubliait-il son mal, comme il arrive parfois aux blessés après un long évanouissement. Il voulut se soulever ; une horrible souffrance lui arracha

un cri et il retomba sur sa couche.

Le moine s'avança pour lui donner des encouragements et des consolations, car il avait épuisé tous les secours de l'art; mais en ce moment une ombre légère s'interposa entre lui et le malade. Un jeune page qui, depuis quelques instants, causait avec les vassaux groupés au dehors, s'était précipité dans la tente, attiré par le cri douloureux de Montagu.

Le religieux regarda sévèrement l'inconnu qui s'introduisait si brusquement dans cet asile de la souffrance. Il était jeune, délicat, on eût dit d'un enfant; ses traits pâles et bouleversés faisaient ressortir encore l'éclat de ses grands yeux noirs. Il était enveloppé

d'un surtout en samis vert sans broderies ; sa toque, surmontée d'une plume verte, cachait une partie de son front. Il avait pour arme une petite dague suspendue a son côté par un baudrier. Avant que le moine eût pu lui repro-procher sa bardiesse, il joignit les mains et dit d'une voix suppliante :

— Mon père, vous avez besoin d'un aide, d'un serviteur pour veiller sur ce pauvre blessé; de grâce ! permettez-moi de vous assister dans les soins que vous donnez à ce noble damoisel... Je le servirai avec tant d'affection, de dévoûment ! je vous obéirai avec tant de promptitude et de respect !... Par pitié ! ne me repoussez pas.

Nicolas le regarda avec étonnement,

la contenance de ce frêle enfant trahissait une émotion extraordinaire, ses yeux étaient pleins de larmes.

— Mon fils, dit le vieillard à demi-voix, vous connaissez donc ce malheureux jeune homme, pour solliciter avec tant d'empressement la permission de rester près de lui ?

— Je le connais, murmura le page.

Le père Nicolas le fit asseoir sur un escabeau et l'engagea tout bas à se calmer ; mais l'enfant, au premier regard jeté sur les traits décolorés de Gérald, éprouva une douleur poignante ; il se couvrit le visage avec ses mains, et ne put retenir ses sanglots.

Cependant cette voix douce et pénétrante, qui venait de se faire entendre

près de lui, avait frappé le troubadour. Sa blessure l'empêchait de se retourner, mais il demanda avec une joie naïve :

—Qui est là? qui vient de parler?... J'ai cru entendre le chant des ménestrels célestes dans le paradis!

—Ne vous agitez pas, mon fils, dit le moine avec bonté en s'avançant vers lui, et si le sentiment vous est enfin revenu, profitez de cet instant lucide pour élever votre pensée vers Dieu, source de miséricordes infinies!

Gérald resta un moment silencieux, comme s'il eût cherché à rassembler ses idées.

— Dieu! répéta-t-il lentement, j'ai pensé à lui toute ma vie; j'ai associé sa

pensée à tous mes rêves de gloire, de poésie et d'amour... Mais pourquoi ce religieux me parle-t-il, en ce moment surtout, de Dieu et de sa miséricorde? Que se passe-t-il? où suis-je?... Ah! oui, continua-t-il en s'animant, je me souviens... Cette bataille, ces cris, ce bruit de haches et d'épées, cette douleur affreuse... je suis sur mon lit de mort!

Il sourit avec résignation. Le moine était vivement ému.

—Mon fils, reprit-il doucement, nul ne sait quand la mort doit venir, et c'est pour cela qu'il faut toujours l'attendre... Êtes-vous en paix avec le ciel et avec le monde?

— Je le suis, mon père; je n'ai pas

été un homme de colère et de sang ; j'ai passé comme un voyageur auprès de cette génération malheureuse qui vit dans le trouble, les discordes et la violence... aussi elle m'a méconnu, elle m'a repoussé, le mépris à la bouche ! Je n'aurais pas dû naître à cette époque funeste, et je suis heureux de mourir !

Les sanglots du jeune page attirèrent l'attention de Gérald.

— Où est-il celui qui pleure sur moi? demanda-t-il en agitant sa main dans le vide; ses larmes sont bien précieuses à un pauvre vagabond, sans parents et sans amis !

Sur cette main déjà glacée s'appliquèrent des lèvres brûlantes. Le troubadour essaya encore de reconnaître la

personne qui lui témoignait tant d'affection; mais il ne pouvait se retourner sur sa couche, et le page, courbé devant lui, cachait avec soin son visage.

— Mon père, reprit Gérald après un nouveau silence, mes instants sont comptés, je le sens, et il me reste encore des devoirs à remplir sur la terre.. Mais avant tout pourriez-vous me dire si le magnanime Bertrand Duguesclin est sain et sauf?

— Il est sain et sauf, mon fils, grâce à votre dévoûment ; il m'a chargé de veiller sur vous comme sur son propre enfant... Il est près d'ici, et, malgré les grands intérêts qui l'occupent, il s'informe à chaque instant de son sauveur !

—Que le ciel le récompense, murmura le troubadour avec orgueil : eh bien ! mon père, ne sauriez-vous le prier de venir adoucir un instant par sa présence mes dernières pensées ?... J'aurais des recommandations pressantes à lui adresser au sujet de personnes bien chères à mon cœur...

— Vos désirs sont sacrés pour moi, mon fils, répliqua le religieux avec hésitation, mais je craindrais en vous laissant seul.,.

— N'y aura-t-il pas près de moi cet ami dont la voix est si douce, dont l'âme est si tendre, si compâtissante ?

— Eh bien, mon fils, dit le bon moine, je me rends à vos vœux.

Il se leva, donna ses instructions

tout bas à l'inconnu, qui était à peine en état de le comprendre, et il sortit pour aller chercher Duguesclin.

Gérald était tombé dans une sorte d'affaissement; les signes avant-coureurs d'une fin prochaine se montraient déjà sur son visage. Morne, abattu, il semblait prêter l'oreille au bruit lointain des assiégeants, comme au dernier murmure de ce monde méchant qu'il allait quitter.

Tout-à-coup, le page obéissant à une impulsion plus forte que sa volonté, rejeta sa toque loin de lui, laissa flotter autour de son front ses cheveux noirs et bouclés; puis s'agenouillant devant le troubadour, il s'écria avec un accent déchirant:

— Gérald, Gérald, me pardonnerez-vous le mal que je vous ai fait?

Malgré sa faiblesse, le blessé poussa un cri perçant : il venait de reconnaître Valérie de Lastours.

— Gentille damoiselle, est-ce vous? demanda-t-il d'un ton animé; Dieu vous envoie-t-il à cette heure suprême pour que mon âme s'envole enivrée de joie vers le ciel?

— Oui, cher Gérald, c'est l'infortunée damoiselle de Lastours... elle vient vous demander pardon de vous avoir méconnu, d'avoir jeté du fiel dans votre âme tendre et généreuse, d'avoir exalté votre dévoûment jusqu'à cette funeste extrémité...

— Vous!... me demander pardon?

s'écria le troubadour en regardant la jeune fille avec une admiration profonde, pardon!... quand je vous dois les plus doux instants que j'aie passés sur la terre; pardon! quand le bonheur de vous admirer de loin, en silence, pourrait seul me rattacher encore à ma misérable existence... écoute-moi, belle et fière Valérie, continua-t-il avec un enthousiasme fébrile, tu étais une jeune aigle nourrie au milieu du sang et du carnage, dans ton aire au sommet des rochers; moi j'étais un petit oiseau des bois né sous la feuille verte d'une aubépine; tu aimais les hautes régions du ciel, la guerre et les batailles; moi, perdu dans l'immensité des forêts, je n'existais que par mes chants plaintifs...

Dans ton passage rapide tu ne pouvais abaisser vers moi ton regard superbe.

— Gérald, mon noble Gérald, s'écria Valérie avec la même exaltation, l'abîme qui nous séparait a été comblé tout-à-coup... Naguère encore je n'admirais dans l'homme que la force, la loyauté, la vaillance; je n'imaginais pas qu'il y eût autre chose à louer, à aimer en lui... Qui m'eût révélé les paisibles vertus de l'âme dans ce monde féroce et sauvage où nous sommes? Par toi seul, Gérald, j'ai connu la poésie, le dévoûment. Depuis que cette nouvelle lumière a brillé à mes yeux, tout a changé d'aspect. Hier, lorsque je suis venue à toi, le cœur ulcéré, l'insulte sur les lèvres, te demander le sacrifice de ta

vie... un sacrifice entier, sans retentissement et sans gloire... tu l'as accompli à l'instant, sans conditions, sans hésitation! Je t'ai cru mort, je t'ai pleuré... Ce matin j'ai appris que tu avais échappé à ce péril, mais pour en affronter un plus grand, un plus terrible encore auquel tu succombes! eh bien, maintenant, Gérald, ce n'est plus seulement de l'admiration que je ressens pour toi, c'est.... je n'en doute plus... c'est de l'amour.

Le ciel s'entr'ouvrant tout-à-coup, pour laisser voir au pieux troubadour le trône du Tout-Puissant entouré d'archanges radieux, n'eût pu exciter dans son âme des sensations plus délicieuses.

Une auréole de bonheur resplendit autour de son beau et pâle visage.

— Répète-moi que tu m'aimes! s'écria-t-il d'une voix vibrante; mais tu te trompes toi-même ou tu veux me tromper pour adoucir mes derniers instants!...

— Je t'aime! je t'aime! s'écria-t-elle impétueusement; je ne te trompe pas, car tu vivras pour m'entendre te le redire...

Gérald se tut un moment; l'émotion le suffoquait; une larme de cristal trembla aux longs cils de sa paupière.

— Merci, noble Valérie, murmura-t-il, merci de vos douces paroles, elles m'ont donné un avant-goût des joies célestes... mais comment croirai-je

à votre généreux mensonge, quand vous aimez, je le sais, un homme plus loyal, plus généreux, plus vaillant que moi?

— Je l'ai aimé en effet, Gérald, et peut-être si celui dont tu parles n'avait pas à supporter de comparaison dans mon cœur, je ne songerais pas à exiger de lui des qualités que je croyais au-dessus de la perfection humaine; mais je le sens maintenant, toutes ces vertus bruyantes de notre époque funeste ne sont qu'égoïsme et vanité... Le capitaine Bonne-Lance, il est vrai, m'a sauvée des mains de ses bandits; il m'a protégée lorsqu'il me voyait malheureuse et persécutée; il a bravé, pour se rapprocher un instant de moi, le pouvoir et la colère de Montbrun; mais son courage,

son dévoûment me semblent maintenant simples et vulgaires... Mon Gérald est plus grand que lui !... Henry pour se consoler de mon abandon, aura l'agitation, le tumulte, le bruit des combats, l'orgueil satisfait... Il m'aimait, je le crois, mais moins que la gloire... au moment où je te parle, il va, malgré ma défense, attaquer le manoir de mon tuteur pour faire parade de sa vaillance devant ces seigneurs étrangers... Pour toi, au contraire, mon héroïque Gérald, je suis tout, ta gloire, ta grandeur, ton âme et ta vie... c'est pour cela que je te préfère au monde entier !

Le troubadour l'écoutait avec une indicible béatitude, les yeux ardents,

la bouche entr'ouverte. Il reprit d'une voix saccadée :

— Tais-toi, Valérie... n'ajoute rien à ces célestes paroles, car je voudrais vivre, vivre pour être heureux avec toi... et je vais mourir !

— Non, non, tu ne mourras pas, mon ami, mon époux ! s'écria la jeune fille en saisissant ses mains qu'elle porta à ses lèvres avec frénésie ; un prêtre nous unira, et nous ne nous quitterons plus... Les obstacles que tu supposes n'existent pas ; tu me croyais destinée à être riche, puissante, enviée ; tu étais dans l'erreur, comme moi, comme tout le monde... Ce magnifique héritage que je réclamais ne m'appartient pas ; il appartient à mon noble cousin,

Guillaume de Lastours, car Guillaume est encore vivant. Pour moi, je possède seulement quelques revenus féodaux inaliénables dans la famille de ma mère; c'est peu, mais ce peu nous suffira. Nous nous retirerons quelque part où notre obscurité et notre pauvreté ne pourront exciter l'attention; nous vivrons calmes, heureux l'un par l'autre... Ou bien si tu aimes encore les voyages, je te suivrai partout, mon gentil ménestrel, je partagerai tes joies comme tes chagrins. Nous chercherons dans les châteaux et dans les bourgades de l'Aquitaine, ce jeune baron de Lastours qui a disparu depuis si longtemps; comme nous, sans doute, il a eu une large part dans les malheurs de ce

temps ! Si nous le découvrons, nous lui ferons rendre son héritage, son beau nom, ses riches domaines, puis nous lui demanderons une modeste retraite sur les terres de ses ancêtres et des miens... Souris donc, mon noble Gérald, souris à cet avenir de paix, de félicité et de tendresse qui s'ouvre devant nous !

Cette naïve exubérance d'espoir passa enfin dans le cœur du troubadour. Ses traits s'animèrent, ses yeux brillèrent d'un éclat inaccoutumé.

— Oui, oui, tu as raison, Valérie, s'écria-t-il, l'avenir est à nous ! Meurt-on lorsqu'on peut être si heureux ? La joie cicatrisera ma blessure... Arrière, les médecins terrestres ! Un ange a versé

sur ma plaie le baume de l'espérance! Valérie, je puiserai la vie dans ton regard, dans ton sourire, dans ton amour; la vie rayonne autour de toi comme la pudeur et la beauté... Je vivrai encore de longues années pour être l'époux de ma bien-aimée Valérie de Lastours!

Un bruit léger se fit entendre à la porte de la tente.

— De par saint-Yves! en sommes-nous là? s'écria Duguesclin en se montrant tout-à-coup; que m'a donc chanté ce vieux moine peureux? J'assiste à des fiançailles et je croyais assister à...

Le seigneur breton n'acheva pas sa pensée. Gérald, épuisé par l'émotion et par la vigueur factice qu'il avait

montrée un moment, venait de retomber pâle et presque inanimé sur sa couche. Valérie poussa un cri de terreur.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle en levant les yeux au ciel, ces projets, ces désirs, ces espérances, sont-ce donc des chimères ?

Le vieux moine, qui suivait de près Duguesclin, entra dans la tente. Son premier mouvement fut de courir au malade, et il l'examina avec attention.

— Ce pauvre damoisel a éprouvé une émotion trop forte, dit-il en hochant la tête ; il faut le laisser reposer si l'on ne veut empirer son mal !

—Ainsi tout lui est fatal, même mon

amour! murmura la damoiselle de Lastours en se jetant sur un siége et en appuyant son front sur ses genoux.



L'HÉRITIER DE LASTOURS.

XXII

Un profond silence régna un moment dans la tente. Le bon vieux moine allait et venait autour du troubadour, cherchant à lui faire prendre quelques

gouttes de cordial. Valérie restait abîmée dans sa douleur ; on entrevoyait dans l'ombre sa forme svelte et élégante; ses longs cheveux noirs lui formaient comme un voile de deuil. Près de la porte se dessinait la silhouette hardie de Bertrand Duguesclin. Il était armé de toutes pièces, comme nous l'avons dit ; son panache atteignait presque le toit de feuillage. Debout et immobile, ses deux mains s'appuyaient sur sa lourde épée dont la poignée avait la forme d'une croix. Son visage brun, dur, encadré dans sa visière d'acier, avait une expression morne et triste. Dans le lointain, le bruit de la bataille grandissait toujours ; on distinguait les cris des combattants et le fracas du bélier frap-

pant à intervalles égaux la porte de la barbacane.

Enfin Duguesclin s'approcha de la jeune fille et il lui dit en cherchant à adoucir le timbre de sa voix :

— Je ne m'attendais pas, damoiselle, à trouver près du pauvre Gérald une garde-malade telle que vous!... Comment avez-vous pu sortir d'un manoir si bien gardé et quitter des parents pour qui, ce matin du moins, vous exprimiez une si vive reconnaissance?

— Ne m'accablez pas, monseigneur, répliqua Valérie avec égarement; sais-je moi-même comment j'ai pu porter mes pas jusqu'à ce triste lieu?... Tout-à-l'heure, après le départ du baron, le pont est resté baissé, et les soudoyers se

sont un peu relâchés de leur surveillance ordinaire : je me suis revêtue de ce costume, j'ai obtenu à force de prières que les gardiens de la barbacane m'ouvrissent les barrières. J'ignorais encore ce que je voulais, où je comptais aller ; seulement une inquiétude extraordinaire, un besoin irrésistible d'agitation, une angoisse mystérieuse, m'avertissaient de l'approche d'un grand malheur... J'ai erré d'abord dans le bois, cherchant des nouvelles, interrogeant ceux que je rencontrais ; mais c'est seulement à votre arrivée que j'ai pu apprendre les suites de l'escarmouche du Val-du-Faucon. Alors je me suis expliqué pourquoi mon âme était triste et mon cœur serré !

Le bon chevalier ne comprenait peut-être pas complètement le langage obscur et passionné de la jeune fille ; mais avant qu'il eût pu la questionner, Gérald de Montagu avait repris ses sens.

— Le vaillant Duguesclin, dit le malade d'une voix faible, n'a donc pas dédaigné de se rendre à la prière d'un simple troubadour ?... Dieu soit béni, qui a voulu que je visse à mon lit de mort les larmes d'une femme aimée et les regrets d'un ami si illustre et si grand !

Bertrand s'approcha.

— Bon ménestrel, dit-il d'un ton sombre, tu ne nous quitteras pas de sitôt, je l'espère... mais tu as désiré ma présence, qu'attends-tu de moi ?... Par

Dieu qui peina sur la croix et ressuscita le troisième jour, continua-t-il en levant solennellement sa formidable main, je te jure d'accomplir ton vœu, dussé-je pour cela mettre en péril ma propre vie!.. As-tu des parents pauvres? je les enrichirai. As-tu souffert quelque injure? je te promets d'en tirer vengeance. Crains-tu pour le repos de ton âme? je ferai construire une chapelle et j'y établirai un moine qui, chaque jour de sa vie, devra prier pour ton salut. Parle; il est bien peu de choses dans le royaume que je ne puisse te donner pour te prouver combien je suis reconnaissant de ton héroïque sacrifice!

— Noble seigneur, répondit le trou-

badour avec effort, je n'ai jamais connu mes parents, excepté le vieux guerrier qui m'a élevé et qui m'a précédé dans la tombe; je n'ai jamais offensé personne et je pardonne à ceux qui m'ont offensé... Quant à mon âme, je la recommande humblement à la miséricorde de Dieu... De toutes vos offres, je n'accepte qu'un souvenir de vous pour la mémoire du pauvre Gérald et votre protection pour cette noble jeune fille : elle va se trouver sans soutien, en butte peut-être à des ennemis puissants !

— Je veillerai sur elle, je l'ai juré, répliqua le chevalier d'une voix très-altérée ; pour toi, bon jeune homme... que saint Yves me soit en aide ! je ne sais

pas dire de belles choses... mais tant que Bertrand vivra, vois-tu, il se souviendra de toi, et par Notre-Dame...

La parole lui manqua, il frappa brusquement la terre de son pied éperonné. La douleur avait vaincu cette fière et vigoureuse organisation ; Duguesclin pleurait!

La vue de ces larmes d'un héros fut comme une révélation pour Valérie; elle attacha ses grands yeux noirs sur le visage de Bertrand, et elle murmura dans une sorte de délire :

— Vous croyez donc... Non, non, je ne veux pas qu'il meure!

Duguesclin ne répondit rien.

Au milieu de cette scène d'un effet saisissant, un bruit de voix s'éleva à

l'entrée de la tente. On se disputait, on se menaçait, et cette querelle produisait un triste contraste avec le silence solennel qui régnait autour de Gérald.

— Cap de Diou! vilains et manants, disait un homme qu'à son accent gascon on reconnaissait pour Petit-Basque, voulez-vous bien me laisser passer? Par ma dague! puisque votre révérend père est chirurgien, ne doit-il pas ses soins à tout le monde?

On voulut résister, mais inutilement; Petit-Basque parut tout-à-coup dans la hutte, portant sur ses épaules un de ses compagnons couvert comme lui de l'armure des routiers. Il entra résolument; avant que les assistants, plongés dans leurs sombres méditations, eussent pu

s'y opposer, il déposa son fardeau humain presqu'au pied du troubadour; c'était le Sermonneur, pâle, tête nue et blessé à la poitrine.

Duguesclin passa rapidement de la douleur à la colère.

— Misérable pendard, s'écria-t-il en grinçant des dents, que viens-tu faire ici? Sors bien vite et emporte avec toi ce chien mort, ou sinon...

— Par mon salut, capitaine, répondit Petit-Basque en essuyant avec son grossier surtout son front couvert de sueur, ce n'est pas un chien mort, mais un pauvre chrétien vivant... Et quant à le remporter, cap de Diou! ceci est plus facile à dire qu'à faire! Je suis échiné, car il y a loin de la barba-

cane à ce logis... D'ailleurs le Sermonneur et moi, nous tenons particulièrement à avoir l'opinion de ce bon père sur un trou fait par une satanée flèche au corselet de mon ami!

— Vil mécréant, si tu ne t'en vas pas...

— Monseigneur, interrompit Gérald d'un ton indulgent, tous les hommes sont égaux devant la souffrance et devant la mort... Ce malheureux est blessé comme moi; comme moi, il a droit aux secours de l'art et de la charité...

Le père Nicolas se mit en devoir d'examiner la blessure de Godefroy; le routier, affaibli par la perte de son sang, pouvait à peine gémir.

— Eh bien, soit, dit Duguesclin;

mais alors que cet autre coquin nous délivre au moins de sa présence !

— Non, non pas, si vous voulez le permettre, dit le Gascon avec son impudence ordinaire en délaçant le corselet de son camarade ; vous saurez, messire, que mon ami le Sermonneur avait pressenti sa mort dès hier, et qu'il m'avait institué son héritier pour certains parchemins et certaine bourse d'or cachés sous son armure... des parchemins, je n'en suis point soucieux, mais la bourse c'est autre chose ! Tout-à-l'heure, quand je l'ai vu percé de cette bonne sagette qui avait bien une aune de longueur, je lui ai dit : « Ami Sermonneur, tu vas aller à Dieu ou au diable, suivant tes mérites. Souviens-toi

que je suis ton héritier, et laisse-moi faire. » Alors j'ai voulu lui enlever l'héritage; mais, tout blessé et tout sanglant, il s'est démené comme un possédé ; il a marmotté je ne sais quoi de prêtre, de chirurgien... j'ai cru qu'il avait encore espoir, soit pour la guérison de son corps, soit pour celle de son âme, ce dont je doute, car l'âme est aussi noire que le corps est malade. Je n'ai pas voulu le laisser sur le champ de bataille, où les rôdeurs n'eussent pas manqué de le dépouiller ; j'ai pris le parti de le porter ici, et ce saint moine, qui est médecin de l'âme et du corps, va voir ce que l'on peut faire pour lui... Eh bien ! mon révérend père, la main sur la conscience, cette

piqûre-là peut-elle se boucher ?.....

Pendant ce récit, débité avec volubilité, il avait retiré la partie supérieure de l'armure de Godefroy, et mis à nu une profonde blessure. L'examen du frère Nicolas ne fut pas long.

— Mon fils, dit-il avec tristesse, votre compagnon n'a plus besoin que de prières.

Petit-Basque reçut cette sentence avec beaucoup de philosophie.

— Tiens ! tu as deviné juste ! reprit-il en s'adressant au moribond ; tu avais bien raison d'être *fay* !... et maintenant, cap de Diou ! feras-tu difficulté de me laisser prendre mon bien ?... Voyez, le méchant camarade ! il eût préféré que l'héritage tombât entre les mains des

goujats de la compagnie, plutôt que dans les miennes, à moi son véritable ami !

Il glissa la main dans le justaucorps de chamois du Sermonneur, il en tira d'un air de triomphe un paquet enveloppé de cuir et une boursette assez bien garnie. Le Flamand, en se voyant enlever son trésor, recouvra la voix ; il balbutia en se démenant convulsivement :

— Au moins, Petit-Basque, n'oublie pas l'abbaye du Châlard... le capitaine Tempête...

— Cap de Diou ! meurs tranquille, camarade.

— L'abbaye du Châlard ! répéta Valérie en tressaillant.

— Le capitaine Tempête! ajouta Gérald avec une vive émotion.

Le Sermonneur se souleva lentement sur le coude. Petit-Basque avait jeté à ses pieds le paquet de parchemins, et comptait l'or de la bourse.

— Quelqu'un de vous, demanda le Flamand avec effort, a-t-il entendu parler du pillage de l'abbaye du Châlard et d'un capitaine de la Compagnie-Blanche, que nous appelions le capitaine Tempête?

— L'abbaye du Châlard! s'écria la damoiselle de Lastours, c'est le couvent où était enfermé mon jeune cousin Guillaume de Lastours, qui a disparu depuis seize ans.

— Le capitaine Tempête! s'écria

Gérald, c'était Gauthier de Montagu, mon brave et noble père !.. les soldats lui avaient donné ce surnom à cause de son impétuosité dans les combats. Hélas ! je l'ai vu bien changé !

Un profond silence suivit cet aveu. Les cœurs battaient avec violence.

— Messire, reprit Godefroy avec agitation, recueillez bien vos souvenirs... le capitaine Tempête, votre père, avait-il d'autres enfants que vous? Avez-vous connu votre mère? Vos souvenirs peuvent-ils remonter à l'âge où vous étiez encore enfant?

— Je n'ai jamais connu ma mère, répondit le troubadour d'une voix triste; elle était morte, disait-on, un peu après ma naissance... Je n'ai eu ni frères, ni

sœurs; mon seul parent était le vieux guerrier qui m'aimait comme son fils... J'ai voulu plusieurs fois le questionner sur ma famille; il m'a toujours répondu d'une manière brusque et évasive qu'il était mon seul appui comme j'étais son seul bonheur sur la terre; je n'ai plus osé aborder sur un sujet pénible pour lui!... Quant à mes souvenirs, je crois parfois avoir rêvé un horrible drame où j'assistais tout enfant...

— Attendez, s'écria le Sermonneur en se redressant par un effort de volonté et en venant se placer devant Gérald, n'y avait-il pas, dans ce rêve dont vous parlez, une chambre tendue de cuir doré, une femme morte à vos pieds,

des cris tumultueux, un bruit d'armes comme celui que vous entendez en ce moment, puis un homme couvert d'acier, comme je le suis?... Cet homme vous prit dans ses bras, vous, pauvre petit enfançon, et il vous sourit, comme ceci...

Sa figure sauvage et fortement caractérisée grimaça un sourire. Gérald, involontairement, détourna la tête.

—C'est étrange, reprit-il, cet homme repésente à ma pensée des images que je croyais être le fruit de mon imagination exaltée... Oui, j'ai vu déjà ce terrible sourire , j'ai vu cette femme morte ; j'ai entendu ces cris... Où et quand? Je l'ignore !

Il s'arrêta, et parut réfléchir.

— Attendez ! continua-t-il lentement, en ce moment suprême, les époques les plus éloignées se rapprochent de moi... Oui, après cette scène bruyante, je fus emporté dans les bras d'un homme robuste, puis je sentis le galop d'un cheval fougueux... Plus tard, je me trouvai seul auprès d'une bonne vieille femme qui prenait soin de mon enfance, dans une modeste habitation, dans un pays délicieux... plus tard encore, je vis le capitaine Montagu, mon père ; je voyageai en croupe sur son cheval, et nous arrivâmes dans une autre province ; c'était en Gascogne, à quelque distance de Toulouse... Là, j'ai vécu obscur et pauvre avec l'excellent homme

que je regardais comme mon père!

— Vous n'étiez pas son fils, dit le Sermonneur brusquement; jamais on n'a connu ni femme ni enfant au capitaine Tempête ou au sire de Montagu, puisque tel était son véritable nom; sans doute il n'a pas voulu vous avouer ce secret, de crainte que vous n'eussiez plus pour lui la même affection, car, j'en suis sûr, il vous aimait fort!... Nous autres, vieux soldats sans famille et sans amis, nous sommes comme cela; et moi qui vous parle, moi, vieux loup sans entrailles, je vous eusse aimé aussi... vous étiez si gracieux et si beau!... mais qu'importe maintenant? jeune homme, on m'avait chargé d'une commission pour votre père adoptif;

mais ma haine et ma jalousie contre lui ne me permirent pas de la remplir... vous avez été victime de cette haine... Je me suis repenti toute ma vie de ce que j'ai fait; je vais mourir, me pardonnez-vous?

— Je ne sais quel mal vous m'avez fait, compagnon, dit Gérald avec douceur, mais je vous pardonne de bon cœur.

— Merci, murmura Godefroy, qui s'affaiblissait rapidement, prenez ces parchemins, ils sont à vous... Adieu, ne maudissez pas ma mémoire!

L'énergie qui l'avait soutenu jusqu'à ce moment l'abandonna; il chancela et tomba mort aux pieds des assistants.

Sans se laisser effrayer par ce sinistre

épisode, Valérie de Lastours s'empara du paquet de parchemins, en déchira l'enveloppe et examina rapidement les titres qu'il contenait; puis elle vint s'agenouiller devant le lit du troubadour, en s'écriant avec enthousiasme :

— Je vous salue, Guillaume de Lastours, mon noble parent, mon seigneur et mon maître!

— Guillaume de Lastours! répéta le ménestrel; je suis Guillaume de Lastours!

Duguesclin et le vieux moine s'agenouillèrent dévotement comme elle.

— C'est le doigt de Dieu, dit le religieux d'une voix solennelle; admirons la sagesse divine!

— C'est le doigt de Dieu ! répéta Duguesclin.

Avec une piété naïve, ils se mirent en prière entre un cadavre et un mourant.

— Cap de Diou ! disait le Petit-Basque à part, voilà cent trente-sept pièces d'or facilement gagnées ; tout est profit !... Dieu ait ton âme, vaillant Sermonneur ! je n'irai pas au Châlard !

LE SIÉGE.

XXIII

Cependant les alentours du château de Montbrun présentaient un aspect imposant et terrible. La guerre, pour être moins bruyante à cette époque que de nos jours, n'en était ni moins san-

glante ni moins impitoyable. Déjà bon nombre de morts et de blessés dans les deux partis attestaient la vigueur de l'attaque et de la défense.

Les assiégeants formaient comme une vaste ceinture d'hommes d'armes sur le bord extérieur du fossé. Les palissades, les barrières avaient été arrachées ou brisées à coups de hache ; les archers, cantonnés derrière des pavois et des abris de planches, tiraient incessamment sur tout ce qui se montrait sur la muraille. Les flèches, les carreaux, les pierres se croisaient en l'air, lancés par diverses sortes de machines dont l'usage s'est perdu depuis l'emploi exclusif du canon.

On entendait retentir dans toutes les

directions des cris de guerre différents : *Montbrun, et que Dieu soit neutre* ! — *A la lance* ! *à la lance* ! — *Saint Éloi pour l'abbé* ! — *Montjoie* ! *Saint-Denis* ! et par moments ces cris étaient dominés par le plus redoutable de tous : *Guesclin* ! *Notre-Dame Guesclin* ! Les fanfares des trompettes, les bravades des combattants ajoutaient encore à ce vacarme assourdissant. Un soleil radieux éclairait cette scène de carnage, dardant ses rayons de feu sur les boucliers.

L'armée assiégeante s'était partagée en deux corps, suivant les règles militaires du temps, afin d'affaiblir les assiégés en les forçant à diviser leurs forces. Les routiers et les vassaux de Solignac, sous les ordres de Bonne-Lance, dont

le sire de Nexon avait consenti à n'être que le lieutenant, s'étaient dirigés vers la poterne, ou fausse porte du château. Ce point, quoique très-fort, avait particulièrement attiré l'attention du jeune capitaine. Sansdaigner s'emparer d'une petite barbacane voisine où l'on avait mis quelques archers, peu inquiétants dans ce poste isolé, il ordonna à ses gens d'apporter une grande quantité de fascines, de troncs d'arbres et d'autres matériaux. On obéit, malgré la grêle de traits que les défenseurs de Montbrun faisaient tomber sur les travailleurs. On alla couper dans la forêt voisine des arbres entiers, on les traîna à force de bras et on les précipita dans le fossé avec des mottes de gazon et des pier-

res, de manière à former une sorte de chaussée. L'eau semblait profonde ; les assiégés accablaient les routiers de railleries grossières du haut des remparts. Mais Bonne-Lance n'avait pas rôdé si longtemps autour de Montbrun sans utilité. En réalité, cet endroit offrait moins de profondeur que tous les autres ; il s'en était assuré d'avance. Aussi encourageait-il continuellement ses gens par sa parole et par son exemple ; le sire de Nexon l'imitait, et bientôt la digue, commençant à paraître à la surface de l'eau, l'impatient Bonne-Lance calcula le moment où il lui serait possible d'aller planter une échelle contre les murailles.

L'attaque n'était pas moins vive du

côté de la porte principale du château; là se trouvaient les seigneurs français, Olivier Duguesclin, les deux Mauny, Galeran, le comte d'Armagnac et leur brillante compagnie. Cette troupe, qui se distinguait par l'éclat des armures, par ses bannières armoriées, ses panaches superbes, ses riches manteaux, ne se distinguait pas moins par son ardeur chevaleresque et son mépris du danger. Elle avait assailli franchement l'entrée principale du manoir, et elle cherchait à enfoncer la porte de la barbacane au moyen d'une poutre immense mise en mouvement par quarante bras robustes; c'étaient les coups de cette espèce de bélier qui avaient retenti jusqu'à la couche mortuaire du trou-

badour. Déjà la porte craquait, les chevaliers se disposaient à se précipiter, l'épée à la main, dans ce corps de garde extérieur, dès qu'elle aurait cédé tout-à-fait. En attendant ils laissaient les archers des deux partis échanger leurs flèches par-dessus les fossés, et, se côuvrant négligemment de leurs écus, ils causaient avec aisance et gaîté, comme s'ils eussent été en sûreté sous un solide abri.

En face d'eux, on voyait aller et venir, derrière les créneaux de la muraille, le baron de Montbrun, excitant ses gens à bien faire leur devoir. Souvent il dirigeait lui-même les mangonneaux qui jetaient des pierres énormes sur les assaillants, ou il lançait un trait contre un ennemi qui ne se couvrait

pas bien de son pavoi. Par moments, sa voix tonnante poussait son cri de guerre, répété aussitôt par ses soudoyers et ses vassaux. Plus d'un bon archer dans le camp des coalisés avait pris déjà le châtelain pour but, mais les flèches les plus fortes s'émoussaient contre sa cotte de mailles d'Espagne et son armure de Milan ; le fier chevalier n'y faisait pas plus attention que s'il eût senti des pois secs grésiller sur sa cuirasse.

Cependant, le sire de Montbrun était au fond plein de découragement et d'inquiétude. Il ne l'ignorait pas, ses gens se battaient à contre-cœur, et si la lutte avait eu lieu en rase campagne, plus d'un eût passé volontiers à

l'ennemi. C'était seulement à force de sollicitations, de promesses et de menaces qu'il les avait déterminés à la résistance, car plusieurs voulaient se rendre sans combat. Le nom seul de Duguesclin les frappait de terreur, et si tout d'abord le seigneur breton se fût trouvé lui-même en face d'enx, il eût été impossible de vaincre leur répugnance. Heureusement le terrible Bertrand ne paraissait pas, et Montbrun espéra qu'il ne viendrait pas ajouter à ses angoisses et aux dangers de sa position.

Il profita du moment où les efforts des assaillants semblaient se ralentir pour descendre du rempart et respirer en liberté. Il s'éloigna un peu de la muraille,

et, ôtant son casque, il jeta un coup-d'œil dans la cour d'honneur. Au centre de ce vaste espace, les servantes du château avaient allumé d'énormes feux; on chauffait des chaudières remplies d'huile, de poix, et même d'eau bouillante, destinées à être vidées sur les assiégeans au moment où ils tenteraient de monter à l'assaut. Plusieurs des pauvres femmes employées à cette besogne tremblaient en voyant tomber autour d'elles des flèches et des pierres lancées par l'ennemi; mais dona Marguerite était au milieu d'elles et stimulait impitoyablement leur activité. Sa robe relevée dans sa ceinture, une pique à la main, elle allait et venait d'un air aussi tranquille que s'il se fût agi

de surveiller les apprêts d'un gala.

Le baron s'approcha de sa belliqueuse épouse.

— Eh bien, dame, lui dit-il avec un accent de tristesse, j'avais raison de vous annoncer que cette journée serait chaude... Je ne puis résister longtemps à cette attaque vigoureuse si je ne suis secouru !

— Monseigneur, le père Gauthier doit être arrivé à Lastours en ce moment..... dans quelques heures, sans doute, vous allez voir toute la garnison se rendre à vos ordres !

— Est-il bien sûr que ce prêtre se soit fidèlement acquitté de ma commission ? J'ai été trahi ce matin... mes

projets ont été révélés... et j'ignore encore quel est le traître!

— Ce ne peut être votre chapelain, monseigneur, son affection pour nous et son intérêt vous répondent de sa fidélité. Vous l'avez comblé de bienfaits?...

— Qu'importent les bienfaits? Tout-à-l'heure, j'ai reconnu parmi mes ennemis mon écuyer favori, ce perfide Oswald en qui j'avais une confiance absolue... Le vilain semblait donner à un de ces étourneaux de chevaliers des renseignements sur le manoir; il lui montrait l'endroit où les Brabançons montèrent une fois à l'assaut du temps de mes ancêtres... Indigné de la trahison de ce réprouvé, je lui ai moi-même

ajusté une flèche dans la gorge, et il a roulé dans le fossé.

— Et c'était bien fait, mon cher seigneur; mais, à propos de trahison, ne sauriez-vous me dire ce qu'est devenue cette effrontée de Valérie? Depuis ce matin on n'a pu la retrouver!...

— Peste soit de cette fille! dit le baron d'un air impatient; le jour où nous serons las de ses folies, nous saurons bien nous défaire d'elle, et ce jour viendra peut-être, si Dieu me prête vie... Voyez-vous, dame, en ce moment j'aimerais mieux avoir à côté de moi ce farouche Jacques Barbe-Noire que toutes les bachelettes de France et d'Aquitaine! Mais Jacques, par sa stupide admiration pour Bertrand Duguesclin,

m'oblige à le tenir dans un cachot, et j'en suis marri, car il me fait grand' faute.

— Eh bien, monseigneur, ne pouvez-vous lui rendre sa liberté en l'obligeant à jurer...

— Non, par saint Martial! il ne jurerait pas... le coquin est rancuneux et il se tournerait ouvertement contre moi...

Un grand bruit s'éleva à l'extérieur; mille cris lui répondirent sur le rempart.

— Il faut que je retourne là-haut! dit le baron en remettant son casque précipitamment; dame, priez Dieu et saint Martin de nous avoir en leur garde, nous et nos biens!

— Ainsi ferai, monseigneur; et en attendant, ajouta-t-elle gaîment, je vais préparer un chaudeau pour le cas où ces étrangers viendraient par-dessus les murailles réclamer de nous l'hospitalité...

Le baron atteignit le rempart; les clameurs qu'il venait d'entendre étaient causées par l'entrée des Français dans la barbacane, dont la porte venait enfin de céder. Tous les défenseurs de ce poste avancé étaient tués ou faits prisonniers.

— Malédiction! murmura le châtelain; heureusement ils n'iront pas plus loin.

En effet, la barbacane étant séparée des murailles par la largeur du fossé,

les assaillants ne pouvaient approcher avant d'avoir franchi cet obstacle. Rassuré de ce côté, du moins pour le moment, le sire de Montbrun tourna l'angle de la muraille afin de reconnaître où en étaient les travaux de Bonne-Lance. Il fut effrayé des progrès des assiégeants dans cette direction. La digue était presque achevée, et déjà praticable ; le capitaine des routiers se préparait à s'élancer avec une échelle sur cette chaussée inégale et dangereuse, formée principalement de poutres et de branchages.

Le baron appela précipitamment autour de lui tous les hommes disponibles, pour l'aider à repousser les as-

saillants. Mais un secours plus efficace encore lui vint tout-à-coup.

Comme son mari, la châtelaine avait vu le danger; elle ordonna à deux varlets de s'emparer d'une chaudière remplie de poix bouillante, et de la porter du côté de la poterne; puis, mettant le feu à cette substance éminemment inflammable, elle la fit vider sur les ouvrages des assiégeants. Le feu, activé par la résine, s'attacha aux poutres et au menu bois; en un instant la digue fut en flammes.

Les routiers, et surtout Bonne-Lance, poussèrent des cris de rage en voyant détruire ainsi l'ouvrage de plusieurs heures; mais le baron, témoin de l'expédient ingénieux imaginé par la dame

de Montbrun, était dans un véritable enthousiasme.

— Par le sang-Dieu! s'écria-t-il, vous êtes digne, dona Marguerite, de porter des éperons d'or... Jamais on n'a trouvé pareil courage dans une créature en coiffe et en jupon!

— Je vous avais dit, monseigneur, que je ferais tâter de ma cuisine à ces gentils visiteurs, répondit la virago avec une fausse modestie ; je n'y ai pas manqué!

— Malheureusement, dame, reprit le châtelain d'un air d'anxiété en regardant un cavalier qui s'avançait à toute bride vers le manoir, voici un ennemi dont il ne nous sera pas aussi facile de nous débarrasser... L'infernal

dogue breton va nous sauter à la gorge!

Et il revint sur ses pas avec sa troupe, laissant la châtelaine contempler les flammes qui dévoraient la chaussée, malgré les efforts des routiers pour les éteindre.

Bertrand Duguesclin accourait en effet pour prendre part à la bataille. Les seigneurs français, rencontrant plus de difficultés qu'ils n'avaient pensé à emporter la place, avaient envoyé message sur message au chevalier pour réclamer l'appui de ses conseils et de sa vaillance dans cette entreprise hasardeuse, où ils s'étaient engagés à cause de lui. Soit dignité blessée, soit tout autre motif, Duguesclin se rendait en-

fin à leurs vœux; il vint mettre pied à terre devant la barbacane.

Sa vue ranima le courage des assiégeants, et celui de l'ennemi diminua en proportion. Il fut salué par son propre cri de guerre, que toute l'armée répéta à la fois avec enthousiasme. Pour lui, sans rien dire, il entra sous la voûte; les Français tenaient conseil sur le moyen le plus prompt de traverser le fossé.

— Par la croix-Dieu! frère Bertrand, dit Olivier Duguesclin d'un ton de reproche, vous nous avez mis en grand embarras; mais enfin vous voici et tout peut se réparer.

— Frère Olivier, et vous, sires et seigneurs, dit le chevalier breton d'un

air triste, ne m'accusez pas de *mauvaiseté*; les devoirs les plus sacrés me retenaient ailleurs... en ce moment encore, il faut que nous avisions à parachever promptement cette entreprise, car mon honneur et mon serment m'obligent à quitter incontinent ce pays...

— Eh bien, dit le comte d'Armagnac, construisons une chaussée comme a fait ce brave chef de la compagnie franche, et allons forcer le pont-levis.

— Mes vaillants seigneurs, demanda Duguesclin, vous en remettez-vous encore à moi du soin de conduire cette affaire, et consentez-vous à me laisser agir à ma volonté?

— De tout notre cœur, messire,

n'êtes-vous pas notre capitaine et notre chef?

— Eh bien donc, par saint Yves, je vais m'aboucher avec ce damné baron de Montbrun.

Il monta un escalier obscur qui conduisait à la plate-forme crénelée de la barbacane, presque au niveau du rempart. Les chevaliers le suivirent sur cette terrasse encombrée d'arbalétriers et d'archers; les flèches et carreaux tombaient dru comme grêle autour d'eux. Duguesclin s'avança vers le parapet du côté du château, et il fit sonner du cor pour annoncer aux défenseurs de Montbrun qu'il avait l'intention de parlementer. On cessa aussitôt, de part et d'autre, de s'envoyer des projec-

tiles; le châtelain parut à l'embrasure d'un créneau. Bertrand leva sa visière, et dit d'une voix distincte, malgré la distance qui le séparait du rempart :

— Baron de Montbrun, me reconnaissez-vous? Je suis Bertrand Duguesclin.

Le châtelain n'imita pas la confiance intrépide de son ennemi; sa visière resta baissée.

— Eh bien! que me voulez-vous? s'écria-t-il; de par saint Martial! quel motif avez-vous d'assaillir mon castel et de mal mener mes serviteurs?

— Comment! double traître!... interrompit impétueusement le seigneur français.

Mais il se contint aussitôt et il reprit avec calme :

— Écoutez, sire de Montbruu, vous avez entendu parler de moi... si je me mets en tête d'avoir votre castel, ni vous ni vos gens ne serez en état de m'empêcher de le prendre. A cause des traîtrises et félonies dont vous vous étiez rendu coupable, je m'étais promis de ne vous accorder ni pardon ni merci ; mais une personne que je tiens en haute estime et affection vient d'intercéder pour vous ; je veux vous épargner en sa considération... Voici donc ma proposition : Vous n'avez aucun espoir d'être secouru ; l'émissaire que vous aviez envoyé à Lastours est tombé entre nos mains. Consentez à reconnaître

le prince Charles cinquième de France pour votre souverain et à recevoir dans votre manoir une garnison française ; engagez-vous à traiter comme votre parent et comme légitime héritier de la seigneurie de Lastours le jeune Guillaume de Lastours, dont l'existence vient de se révéler d'une manière presque miraculeuse; consentez enfin à avoir en estime et bonne amitié votre nièce, la noble damoiselle Valérie de Lastours, et à lui permettre de se retirer dans tel couvent qu'elle voudra de France ou d'Aquitaine... à ces conditions je jure Dieu et saint Yves que votre personne et vos biens seront respectés, vous remettant les méfaits dont vous vous êtes rendu coupable envers moi.

Le baron resta un moment sans répondre ; il semblait en proie à une vive anxiété.

— Celui qui pense que Guillaume de Lastours existe encore se trompe *durement*, répondit-il enfin d'une voix altérée; et l'homme qui prend ce nom et ce titre a menti comme un chien !

— On te fournira des preuves, baron obstiné et de mauvaise foi ! reprit Duguesclin avec colère ; mais écoute encore, je vais te prouver combien je suis disposé à la clémence : Nous nous sommes mutuellement défiés hier, nous avons échangé nos gages. Quoique par ta déloyale conduite tu te sois rendu indigne de l'honneur que je veux te faire, je requiers sur-le-champ avec toi le

combat singulier. Seulement tu jureras si tu es vaincu, de recevoir mes conditions ; si je suis vaincu, je serai à ta merci... Acceptes-tu?

Le châtelain de Montbrun garda encore le silence. Pendant qu'il hésitait peut-être, une flèche lancée, soit par hasard soit à dessein, partit des remparts et alla effleurer le visage de Duguesclin. Le bon chevalier attribua à une préméditation coupable de la part de Montbrun, cet acte inattendu d'hostilité.

— Ah ! mécréant ! s'écria-t-il impétueusement, tu ne respectes rien, pas même les droits des parlementaires et hérauts ?... Tu veux la bataille, eh bien ! croix-Dieu ! tu l'auras bonne !...

A l'assaut ! cria-t-il d'une voix retentissante; à l'assaut, braves gens ! à sac, à pillage ! Guesclin ! Notre-Dame Guesclin !

Cet élan belliqueux se propagea dans l'armée ; les mangonneaux et les autres machines de guerre recommencèrent à jouer ; la lutte redevint furieuse sur tous les points.

— Construisons une chaussée avec les débris de la barbacane ! disait un des seigneurs français.

— Jetons un pont sur le fossé, proposait un autre.

— Tout cela demanderait trop de temps, interrompit Duguesclin, et chaque minute que je perds est une félonie envers mon souverain légitime... Mais

nous restons ici à voir les archers et gens de trait exercer leur adresse : ce brave jeune homme, le capitaine Bonne-Lance, a mieux employé son temps de l'autre côté du manoir... Allons le rejoindre et montons à l'assaut... Par saint Yves ! je fais vœu de ne boire ni manger avant d'avoir châtié ces méchants gars et leur vilain maître !

— Allons trouver Bonne-Lance, dit le comte d'Armagnac, car ma foi ! il a besogné en capitaine expérimenté.

Malgré leur répugnance secrète à profiter de l'avantage que le chef des routiers avait su prendre, ces fiers seigneurs se joignirent à Duguesclin. Quittant la barbacane, où on laissa seulement une garde suffisante afin d'empê-

cher l'ennemi de reprendre ce poste important, ils se dirigèrent vers le point où le jeune aventurier redoublait d'efforts pour réparer la digue et la rendre praticable encore une fois.

LA PRISE.

XXIV

En effet la poix brûlante jetée par ordre de la châtelaine sur ces poutres et ces branchages amoncelés avait d'abord produit une grande flamme d'un aspect effrayant; mais après avoir con-

sumé les fascines au-dessus du niveau d'eau, l'incendie avait fini par s'éteindre, sans grandes avaries pour la digue. Aussitôt Bonne-Lance instruit par l'expérience, avait eu soin de faire garnir la partie de la chaussée avoisinant la muraille de mottes de gazon humides; ce travail allait s'achever au moment où les Français débouchaient à l'angle du rempart.

En apercevant ces hardis champions, tout prêts à lui disputer une portion de sa gloire, le brave Bonne-Lance ne voulut pas se laisser prévenir; il saisit une échelle et une bannière aux armes de France, prit son épée entre ses dents, et se lança sur le sol tremblant de la chaussée, en ordonnant à ses gens de

le suivre. Les plus hardis obéirent; l'échelle plantée le long de la muraille se couvrit de routiers qui, leur capitaine en tête, montaient à l'assaut.

Mais, malgré la rapidité de cette manœuvre, une seconde échelle avait été appliquée en même temps à la muraille; Duguesclin, avec la chevalerie française, tentait de son côté cette ascension périlleuse. Une foule d'archers et de routiers se pressaient sur l'étroit passage de la digue en poussant leurs cris de guerre avec ardeur.

Les assiégés se défendirent en désespérés. On les entendait s'encourager les uns les autres, appeler au secours leurs camarades. Les pierres, la chaux vive, l'eau et l'huile bouillantes, tom-

baient autour des assaillants. Mais rien ne pouvait arrêter la fougue indomptable de Duguesclin et de Bonne-Lance; ils montaient toujours sur deux lignes parallèles en faisant flotter leurs bannières.

Cependant l'issue du combat était encore incertaine; si les défenseurs de Montbrun se trouvaient en force de ce côté du rempart, les assiégeants allaient être en grand péril lorsqu'ils atteindraient le sommet de la muraille. Dans ce moment décisif, des cris tumultueux se firent entendre dans l'intérieur du manoir; les créneaux se dégarnirent tout-à-coup de soldats, sans que rien expliquât cette étrange panique.

Mais Duguesclin et Bonne-Lance ne

s'arrêtèrent pas à réfléchir sur cette circonstance; ils aimèrent mieux en profiter. Le chef des routiers, plus leste, atteignit le premier le couronnement de la muraille, et plantant sa bannière sur un créneau, il s'écria d'une voix forte:

— Le château est à nous! vive le roi notre sire!

En ce moment Duguesclin le rejoignit.

— Vrai Dieu! camarade, lui dit-il d'un ton de bonne humeur, vous avez quatre jambes pour monter à un assaut, mais ne soyez pas si furieux, je vous prie, et ne vous éloignez pas.... certainement le sire de Montbrun nous tend quelque piége, car il est incroyable qu'il nous ait laissés parvenir jusqu'ici

sans frapper un bon coup pour son honneur et sa défense!

L'avis était sage et venait à propos, car Bonne-Lance, obéissant à sa bouillante valeur, allait s'aventurer presque seul dans ce vaste manoir. Il s'arrêta avec déférence et attendit que les seigneurs français et plusieurs de ses plus vaillants soldats eussent pris pied sur le rempart. Bientôt, une petite troupe d'élite s'ébranla sous la conduite de Duguesclin, pour chercher les défenseurs de Montbrun et achever leur défaite; mais la partie du fort où elle venait de pénétrer était abandonnée. Quand elle arriva à la grande cour qui servait de place d'armes, un spectacle inattendu frappa ses regards.

Les soudoyers et vassaux de la baronne s'étaient réunis dans cette cour, après avoir simultanément déserté les murailles. Ils s'agitaient dans le plus grand désordre, poussant des vociférations horribles; ils se mutinaient contre leur seigneur. Bientôt on reconnut le baron de Montbrun lui-même au milieu de ce tumulte. Il avait la tête nue; ses traits pâles, bouleversés, exprimaient la plus grande terreur. Il se débattait cependant pour échapper aux forcenés dont les mains brutales s'étaient posées sur lui, et il cherchait vainement à se faire entendre, sans doute pour implorer leur pitié. A quelque distance, la dame de Montbrun, les vêtements en désordre, les cheveux épars, le visage

enflammé, accablait d'injures ces indociles et grossiers soudards; elle essayait de s'approcher de son mari, mais toujours repoussée, elle se répandait en menaces et en plaintes inutiles.

Duguesclin et ses compagnons s'étaient arrêtés sur le rempart; ne sachant pas précisément de quoi il s'agissait, ils attendaient les renforts qui leur arrivaient par la muraille : les clameurs les plus menaçantes s'élevaient dans la cour contre le malheureux baron de Montbrun.

—Jetons-le dans le fossé, disait l'un; à cause de lui nous avons commis une méchante action en attaquant ce bon chevalier Bertrand.

— Livrons-le pieds et poings liés à

ces Français, criait un autre; c'est un lâche… pour se sauver d'un danger, il nous ferait égorger tous !

— Il a refusé un combat loyal avec le capitaine Duguesclin, qui vaut cent fois mieux que lui !

— Il a cherché à assassiner par derrière ce brave Breton au combat du Val-du-Faucon !

Au milieu de ces récriminations, le sire de Montbrun essayait vainement de se justifier. Tiraillé dans tous les sens, il était à son tour le jouet de cette soldatesque sur laquelle il avait exercé tant de fois son insolence. Nul ne pouvait prévoir de quelle manière allait se terminer cette rébellion, lorsque tout-à-coup sortit d'une tour voisine un homme

de taille colossale, aux traits féroces; il était sans armure, comme s'il n'eût encore pris aucune part à la défense du château, mais il tenait à la main une dague : c'était Jacques Barbe-Noire.

Il resta un instant immobile sur le seuil de la porte et promena autour de lui son regard torve. Dès qu'il eut aperçu le châtelain, il marcha droit à lui en brandissant sa dague et en s'écriant d'un ton rauque :

— Sang-dieu! que personne ne le touche! Il est à moi...

En reconnaissant cet homme redouté, le sire de Montbrun se sentit perdu.

— Secourez-moi! dit-il avec terreur à ses vassaux, ne me laissez pas exposé à la fureur de ce mécréant. Il va m'assassiner!

Personne ne parut disposé à le défendre contre le terrible Jacques Barbe-Noire. Il voulut fuir, on ne le lui permit pas. Quand l'homme d'armes fut à trois pas de lui, il dit de sa voix caverneuse et puissante :

— Je n'étais ni ton serf ni ton vassal, j'étais homme libre et tu m'as fait jeter dans un cachot par ruse et trahison... Cornebœuf! j'aurai ta vie.

Et il leva sa dague sur le baron.

Bien que Duguesclin et ses gens ne pussent entendre cette conversation au milieu du tumulte, la pantomime des acteurs de cette scène était assez significative.

—Arrêtez, s'écria Duguesclin en s'élançant vers le baron, arrêtez... mal-

heur à qui osera porter la main sur son seigneur !

Cet ordre vint trop tard ; la foule s'écarta respectueusement sur le passage du chevalier ; mais lorsqu'il arriva au sire de Montbrun, il le vit renversé aux pieds de Barbe-Noire, le gosier traversé de la dague.

Sans doute le châtelain avait mérité son sort ; cependant Duguesclin fut ému par ce sanglant spectacle. La baronne, se faisant jour à travers les hommes d'armes, vint se jeter à ses pieds et s'écria d'une voix déchirante :

— Vengeance ! monseigneur, vengeance pour mon malheureux époux indignement égorgé sous mes yeux !

— Vous l'aurez, dame, répliqua

Duguesclin, nous sommes des guerriers et non pas des assassins... Saisissez cet homme, ajouta-t-il en désignant du doigt le féroce Barbe-Noire; pendez-le sur-le-champ pour avoir violé son serment et traîtreusement donné la mort à son maître.

Les soldats s'approchèrent avec hésitation de cet homme dont ils connaissaient la vigueur athlétique et la sauvage énergie. Cependant, à leur grande surprise, Jacques se laissa prendre sans résistance; il regardait Bertrand d'un air d'étonnement stupide, quand on l'amena pour exécuter sa sentence, il dit avec calme :

— Eh bien! sur ma foi, tu as tort, brave capitaine. Ce que j'ai fait c'était

pour toi et non pour me venger; ne t'ai-je pas dit que j'étais tien? Sans cela, au lieu de frapper d'abord le baron, j'aurais occis ce méchant ivrogne de Pierre-le-Chantre, qui m'a trahi..... Enfin, soit..... j'ai mérité la corde, puisque tu le crois... adieu.

Et il marcha au supplice d'un pas ferme.

— Ce réprouvé saura mourir, murmura Duguesclin en hochant la tête; c'est dommage!

Puis regardant la châtelaine qui se roulait à ses pieds et couvrait de baisers le cadavre de son mari :

— Relevez-vous, dame, lui dit-il avec bonté; le sire de Montbrun a été bien coupable, mais sa fin tragique ex-

pie ses fautes. Il recevra une sépulture honorable dans le caveau de ses ancêtres, son blason ne sera pas déshonoré.... Quant à vous, retirez-vous dans votre appartement; je donnerai des ordres et vous ne serez aucunement insultée, car vous êtes encore la maîtresse de ce manoir. Bien que le service du roi Charles m'oblige d'y tenir garnison, je n'entends pas néanmoins vous priver de votre domaine.

Dona Marguerite voulut le remercier de sa générosité, mais elle n'en eut pas la force; ses femmes l'entraînèrent, tandis que deux soudoyers emportaient d'un autre côté le corps du baron massacré.

— Je déclare, reprit Duguesclin en

élevant la voix, le château de Montbrun conquis au nom de mon très-redouté sire le roi de France... Hommes d'armes, vassaux et serviteurs de tout état qui apparteniez au défunt sire de Montbrun, vous êtes prisonniers de mon dit seigneur..... Cousin Mauny, faites sonner les trompettes et baisser le pont... frère Olivier, je vous charge de vous emparer des postes et de les garder soigneusement; désarmez aussi ces méchants vassaux et soudoyers afin de leur ôter la tentation de résister plus longtemps...

— Dieu nous garde d'y penser, monseigneur! dit l'écuyer Eustache-le-Blond; nous sommes vôtres, et hier pendant le souper, nous avons été bien près d'en-

trer en révolte ouverte contre notre maître à cause de vous... Fort à contre-cœur nous avons pris part à des entreprises contre votre illustre seigneurie !

Duguesclin sourit avec satisfaction, mais ne répondit pas, de crainte de laisser voir trop tôt combien il était disposé à la clémence. Il appela Jean Bigot, et il lui donna un ordre à voix basse; le fidèle écuyer s'inclina et sortit du château par le pont-levis, qu'on venait enfin d'abaisser pour laisser entrer le reste de l'armée assiégeante.

Débarrassé de ces soins importants, le chevalier parut chercher quelqu'un autour de lui. La cour était remplie déjà de gens d'armes français et de routiers; cependant il aperçut Bonne-

Lance se dirigeant seul et d'un air furtif vers la tour où se trouvait l'appartement de Valérie. Il le rappela et lui dit d'un air triste :

— Ne me quittez pas, sire capitaine; par Notre-Dame! vous feriez une promenade inutile dans le manoir ; la damoiselle de Lastours n'est pas ici.

— Mais où donc est-elle, monseigneur?

— Je l'ai envoyé prévenir par mon écuyer.. ce pauvre blessé trouvera ici un asile plus convenable qu'une hutte de feuillage.... Mais croyez-moi, compagnon, le moment n'est pas favorable pour parler de vos intérêts à cette belle affligée.

— Par le ciel, que voulez-vous dire, monseigneur?

Avant que Duguesclin eût pu donner l'explication de ses paroles, Mauny, Olivier, le comte d'Armagnac et Galeran vinrent prendre ses ordres au sujet des troupes dont le manoir se remplissait de moment en moment. Le héraut d'armes Saint-Denis, par le privilége que lui donnait son tabard fleurdelysé, se glissa au milieu des chevaliers; se plaçant devant Duguesclin, il lui dit avec hardiesse :

— Eh bien! monseigneur le connétable, les affaires de votre vaillance sont-elles faites?... vous souvenez-vous enfin que votre roi vous appelle, que la France vous attend ?

Une vive rougeur colora le visage de Duguesclin.

— Vos paroles sont dures, sire héraut, répondit-il; mais je ne les imputerai pas à mauvaise part..... Nous allons partir.

Il prit Bonne-Lance par la main, et s'adressant aux seigneurs qui formaient le cercle autour de lui, il dit d'un ton majestueux :

— Nobles chevaliers, le succès presque entier de cette journée est dû à ce vaillant jeune homme; il m'a délivré des mains du baron de Montbrun, avec l'aide de ses excellents soldats, et il vient encore de rendre un grand service à notre cause, en détruisant la puissance de ce châtelain pillard..... Je veux lui

exprimer en votre présence, à vous, qui êtes la fleur de la chevalerie française, combien j'estime ses hauts faits et sa loyauté... en même temps je le requiers de me dire comment je pourrais le récompenser, tant en mon nom qu'au nom du roi de France, qu'il a servi dignement aujourd'hui.

Un murmure approbateur accueillit cette distinction si honorable pour le jeune capitaine des routiers; quant à lui, son cœur semblait se gonfler d'orgueil et de joie dans sa poitrine. On ne pouvait voir ses traits, toujours cachés par sa visière, mais ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé.

— Monseigneur, répondit-il d'une voix distincte quoique oppressée, si les

services dont vous parlez méritent quelque récompense, il en est une que j'ambitionne sur toutes choses... ce serait de recevoir de vous l'ordre de la chevalerie.

— Y pensez-vous, messire? suis-je prince souverain pour faire des chevaliers?

— Vous êtes connétable de France.

— Eh bien! reprit Bertrand, évidemment flatté de cette demande, si je me prêtais à votre fantaisie, pourriez-vous jurer fidélité au roi Charles pour vous et pour vos gens?

— Je jurerai, messire, et je réponds de mes hommes d'armes comme de moi-même.

Duguesclin sourit.

— Par saint Yves, dit-il, je ne puis vous refuser cette grâce; mais du moins, êtes-vous gentilhomme?

— Je le suis, monseigneur, bien que la barre d'illégitimité traverse les armoiries de mon illustre père.

Le sire d'Armagnac fit un mouvement.

— Allons, reprit Bertrand, qui prenez-vous pour parrain et pour garant de votre noble origine?

Bonne-Lance hésita un moment.

— Le comte d'Armagnac ici présent, dit-il enfin d'une voix étouffée.

Le comte saisissant la main du capitaine des routiers, lui dit avec une agitation extraordinaire :

— Parle, vaillant jeune homme,

qui es-tu? que me veux-tu? Pourquoi réveiller des souvenirs qui font mon tourment? Autrefois j'avais un fils et j'aurais voulu le voir semblable à toi; mais loin de là...

— Brave Duguesclin, nobles chevaliers, dit Bonne-Lance d'une voix animée et sans répondre directement aux questions du sire d'Armagnac, avant de recevoir un si grand honneur, je prétends vous faire connaître qui je suis... Dans ma jeunesse, je ne manifestais aucun goût pour la guerre et pour les rudes exercices de ceux qui se destinent aux armes. Un jour, mon père, grand et sage guerrier que vous connaissez tous, s'indigna de ma conduite et me traita de lâche... Ce mot me retomba sur

le cœur... Je quittai aussitôt le manoir où je suis né; je fis vœu de ne pas y revenir et de ne pas porter le nom de mes ancêtres avant d'avoir prouvé à mon père par une action d'éclat que je n'étais pas indigne de lui. Depuis bien des années, j'attendais une occasion de me distinguer; mais au moment où je suis comblé d'honneurs, au moment où l'illustre Duguesclin m'appelle son libérateur et va me conférer l'ordre vénéré de la chevalerie, je puis enfin révéler mon véritable nom... Je suis Henry d'Armagnac, et je prie mon noble père de me pardonner les chagrins que je lui ai causés.

Il fléchit un genou devant le comte, et, relevant sa visière, il montra son

visage mâle et régulier inondé de larmes.

Le comte chancela comme s'il eût été pris d'un vertige subit; puis, saisissant son fils dans ses bras, il le pressa sur son cœur avec frénésie.

— Henry, Henry, est-ce toi? murmurait-il d'une voix entrecoupée, toi que j'ai tant pleuré, malgré ton cruel abandon? Je te retrouve couvert de gloire... Tu honores encore le nom de nos illustres aïeux!... Mon fils bien-aimé, tu ne quitteras plus ton vieux père, tu oublieras sa dureté d'autrefois... tu m'as cruellement puni de ma précipitation!...

Et leurs armures s'entrechoquaient dans une étreinte convulsive.

Cette réconciliation touchante arracha des larmes à la plupart des assistants; Duguesclin lui-même semblait vivement ému. Le bruit s'était répandu parmi les routiers que leur capitaine allait recevoir la récompense de sa belle conduite ; ils s'étaient approchés du groupe des seigneurs autant que le leur permettait le respect, et ils suivaient avec un grand intérêt les phases de cette scène attendrissante. Cependant le temps pressait; Duguesclin voyait, à l'extrémité de la cour, son cheval de voyage piaffer d'impatience.

— Comte d'Armagnac, et vous, brave Henry, reprit-il, loué soit Dieu de votre heureuse réunion ; mais sou-

venez-vous que mes instants sont comptés...

Henry s'empressa d'ôter son casque et s'agenouilla devant Duguesclin. Celui-ci récita la formule consacrée, lui frappa trois fois l'épaule du plat de son épée, puis le relevant, il lui donna l'accolade avec cordialité.

Des acclamations, des vivats saluèrent le nouveau chevalier. Les routiers, flattés de l'honneur qu'ils recevaient dans la personne de leur chef, ne pouvaient modérer leur enthousiasme ; les vassaux de Montbrun se joignaient à ces transports, en criant, suivant l'usage : *Largesse, largesse, bon chevalier.*

Duguesclin fit un signe; le silence se rétablit tout-à-coup.

— Voulez-vous savoir, gens de Montbrun, dit-il en souriant, quelle largesse vous fait Henry d'Armagnac? il vous rend votre liberté... Vous n'êtes plus prisonniers, à la condition, toutefois, que vous jurerez d'être fidèles au roi de France.

— Oui, oui, nous le jurons! s'écrièrent mille voix joyeuses; vive le roi de France! vive Bertrand Duguesclin! vive le bon chevalier d'Armagnac!

L'ivresse du jeune guerrier était à son comble; des bras de son père il passait dans ceux des seigneurs français, qui le complimentaient avec ef-

fusion. Le manoir retentissait de cris de joie.

Dans ce moment de triomphe si beau pour Henry d'Armagnac, un petit groupe se glissa inaperçu dans la cour, à travers les rangs pressés des spectateurs. Jean Bigot marchait le premier, morne et consterné ; puis venaient deux hommes portant une litière découverte sur laquelle était étendu le pauvre Gérald, ou plutôt Guillaume de Lastours pâle et privé de vie. A quelques pas en arrière, Valérie, toujours revêtue de son costume de page, l'œil fixe et hagard, s'avançait soutenue par le vieux moine de Solignac.

Le cortége sinistre se dirigea vers le

centre de la cour, afin de gagner la porte de la chapelle, située en face du pont-levis. Les clameurs cessèrent ; les assistants se découvrirent avec respect. La litière passa lentement. Quand Valérie fut près de Bonne-Lance, elle dit avec mélancolie :

— La vaillance triomphe et le dévoûment meurt !... Nobles et vilains, priez pour l'âme de Guillaume de Lastours !

Tout le monde s'agenouilla ; la litière disparut sous le porche de la chapelle.

Au moment où Valérie s'éloignait elle-même, Duguesclin la rejoignit et lui demanda à demi-voix :

— Damoiselle, aucune pensée amère

n'est-elle venue troubler les derniers instants de ce malheureux jeune homme?

— Aucune, messire : il ne regrettait pas son sacrifice, quoiqu'il lui coûtât bien cher.

— Dieu veuille recevoir cette belle âme dans le paradis !... Mais vous, damoiselle, où désirez-vous chercher un asile, maintenant que vous êtes libre?

— A l'abbaye de Boubon, où j'ai été élevée, monseigneur; ce révérend père m'y conduira demain.

— C'est bien, ma noble damoiselle. Mais ce pauvre Henry ne peut-il pas espérer que plus tard, vos regrets étant adoucis...

— Monseigneur, répondit la jeune fille avec une dignité mélancolique, je suis la veuve de Guillaume de Lastours.

Duguesclin rejoignit les seigneurs qui l'attendaient pour prendre congé de lui, mais il glissa à l'oreille d'Henry d'Armagnac :

— Rien n'est perdu encore, espérez tout du temps et de la réflexion..... Adieu.

Il l'embrassa affectueusement ainsi que les nobles chevaliers ses parents et ses amis. Après leur avoir donné ses instructions dernières, il monta à cheval, et franchit le pont-levis suivi de ses écuyers et du héraut d'armes, au

milieu des acclamations bruyantes des vassaux.

Sur l'esplanade qui s'étendait devant le château de Montbrun, il se retourna : la bannière de France déroulait ses longs plis au sommet du donjon, étalant au soleil ses fleurs-de-lys d'or !

Il salua d'un dernier signe les chevaliers et hommes d'armes qui se pressaient en foule sur les remparts, et il s'éloigna pour aller accomplir ses hautes et brillantes destinées.

FIN DU CHATEAU DE MONTBRUN.

LES DEUX TOURS.



I

LA TOUR ZIZIM (1488).

LES DEUX TOURS.

Les ruines imposantes du château de Montbrun ne sont pas seules dignes aujourd'hui d'attirer l'attention du voyageur qui parcourt les campagnes pittoresques du Limousin. Dans cette vieille

province, où la féodalité nobiliaire et monacale, avait jeté autrefois de si profondes racines, il y a bien des édifices en ruines, bien des abbayes, des manoirs gothiques dont les souvenirs, enfermés dans un cercle étroit, sont destinés peut-être à finir avec eux. Un jour, bientôt, sans doute, des chemins de fer industriels, sillonnant victorieusement le sol français dans tous les sens, en effaceront ces nobles débris. Alors, chaque province perdra les monuments de son histoire ; les vieilles légendes, les naïves traditions locales disparaîtront sans retour ; la chaîne qui lie le présent sceptique et calculateur au passé crédule et superstitieux, sera rompue à tout jamais. « Les dieux s'en vont ! » se sont déjà

écriés les prêtres de toutes les religions. « La poésie s'en va ! » s'écrient les poëtes. L'artiste et l'antiquaire ne peuvent-ils s'écrier à leur tour avec autant de vérité : « Les monuments s'en vont ! »

Parmi ces vénérables restes du passé qui semblent, dans le Limousin, destinés à périr, il en est deux du moins qui, à couvert sous de grands noms historiques, survivront à leur propre chute dans la mémoire des hommes. Deux tours jetées à chaque extrémité de la province, n'ont rien à craindre du vandalisme moderne ; on pourra les effacer de la surface du sol, mais leur souvenir surgira au-dessus des terrassements et des constructions nouvelles. L'une, située

non loin de Montbrun, toute lézardée et rongée de lierre, est cette antique *Tour de Châlus*, au pied de laquelle vint mourir Richard-Cœur-de-Lion, le champion redouté des croisades, le héros de tant de légendes populaires en Europe et en Asie. L'autre, perdue dans les collines vertes de la Marche, au seuil de l'Auvergne, encore fière et debout malgré les siècles, est la *Tour de Zizim*, à Bourganeuf, cette somptueuse prison, où les chevaliers de Rhodes gardèrent si longtemps le frère proscrit de Bajazet.

L'histoire de la Tour de Zizim et celle de la Tour de Châlus, compléteront avec la légende du château de

Montbrun, notre humble trilogie; nous essaierons ainsi de renfermer dans un même cadre trois époques, trois monuments, trois poésies.

L'INFIDÈLE.

Ce fut une étrange destinée que celle du prince ottoman si célèbre dans nos annales sous le nom de sultan Zizim ou Gem. Fils du grand Mahomet II, le fléau de la chrétienté, il entendit à sa

naissance les monstrueux canons qui tonnèrent sur Constantinople et pulvérisèrent ce rempart du monde européen; il vit partir la flotte redoutable envoyée contre l'île de Rhodes; il parcourut en maître les pays conquis par le sabre de son père; aussi était-il tout gonflé d'ambition et d'orgueil à ce moment attendu où Mahomet *passa au royaume éternel.*

Alors il engagea contre son frère Bajazet cette terrible lutte dont l'empire d'Orient devait être le prix. Zizim vaincu traversa précipitamment l'Arabie, la Palestine, la Cilicie, la Grèce, l'Égypte, improvisant des armées avec son nom, menaçant et menacé tour-à-

tour, admirable de ruse, d'audace et de constance, mais toujours malheureux. Zizim avait hérité l'esprit conquérant de son père, Bajazet sa fortune. Enfin, réduit au désespoir, poursuivi par ses ennemis, il se jeta dans les bras des chevaliers de Rhodes, ces vaillants défenseurs de la Croix que Mahomet n'avait pu dompter. En quittant les rivages du Taurus, il lança aux spahis, qui allaient l'atteindre, une lettre, une malédiction au bout d'une flèche. Tout cruel qu'il était, Bajazet pleura, dit-on, en lisant cette lettre : mais Zizim ne devait plus revoir sa patrie.

Puis le voilà, le pauvre prince bar-

bare, si fier, si intolérant dans sa foi, transporté au centre de la France chrétienne par la politique du grand-maître Pierre d'Aubusson. Il quitte Rhodes, où il n'est pas à l'abri du poignard et du poison de son frère; il lui faut aller chercher un nouveau ciel, un nouveau climat. Au lieu de ces brillants palais de l'Égypte et de Stamboul, avec leurs vastes galeries de marbre, leurs jardins délicieux, leurs sphynx et leurs lions de granit rose, endormis sous les fleurs autour des bassins de porphyre, on lui bâtit à Bourganeuf une tour étroite et sans air pour lui servir de prison. Là on l'entoure en apparence de respects et d'honneurs, mais sa chaîne n'en est pas moins

lourde pour être dorée. Le chevalier de Blanchefort, neveu du grand-maître, qu'on a préposé à sa garde, fait tous ses efforts pour adoucir sa captivité; ce ne sont que tournois et fêtes à la commanderie. Chaque jour les chants, les danses, les sérénades se succèdent pour divertir l'infidèle; chaque jour ce sont de brillantes chevauchées dans les belles campagnes de la Creuse, des chasses à courre et au faucon; pourtant Zizim est toujours triste. Quand il galope à travers monts et vallées sur son cheval arabe, quand son damas recourbé résonne contre ses larges étriers d'or, n'y a-t-il pas toujours derrière lui quelques-uns de ces chevaliers chrétiens avec leurs longues

robes noires et leurs croix blanches, galopant comme lui, et ne perdant pas de vue l'émeraude de son turban ?

D'ailleurs ces chasses aux cerfs et aux hérons ne valent pas les chasses dans le désert contre la lionne et les lionceaux, dont on a suivi toute la journée la trace sur le sable; ces tournois sont des jeux d'enfants auprès des batailles sanglantes où l'on gagne un empire. Que lui importe, au sultan d'Asie, ces montagnes boisées de la Marche, ces églises gothiques perdues dans des masssifs de verdure, ces croix de pierre moussues, ces eaux fraîches, ces prairies riantes ? Dans ses rêves, à lui, il y a toujours des plaines sabloneuses

terminées à leur immense horizon par un dattier ou un sycomore ; le croissant du prophète étincèle au haut des minarets ; des voix de Muezzums appellent à la prière ; partout des turbans de janissaires et des yatagans de mamelucks... par moment il croit entendre deux armées barbares se ruant l'une sur l'autre au bruit des canons !

Quand les vassaux de la commanderie traversaient le matin pour aller au labourage la vallée située au pied du château, ils apercevaient à une fenêtre de la tour la sombre et grave figure de Zizim, dans une immobilité de mort. Le soir, quand ils revenaient du travail, le prisonnier, morne et silencieux, était à la même place.

D'autres fois une femme, en allant laver son linge à la rivière, se trouvait tout-à-coup face à face avec un esclave noir qui venait faire ses ablutions dans les eaux étrangères; elle poussait des cris de terreur et s'enfuyait: l'exilé de l'Orient lui jetait des regards étonnés en regagnant tristement la tour.

On contait dans les chaumières du voisinage des histoires étranges sur ces malheureux, dont la vue inspirait tant d'effroi à une population ignorante et grossière. Leurs robes flottantes, leurs amulettes d'argent, leurs riches ceintures étaient la livrée du démon; leur langue sonore et musicale était la langue mystérieuse des sortiléges. Ce ma-

gnifique cheval noir, aux yeux de feu, qu'on promenait parfois dans l'avenue, quand le sultan refusait de sortir, avait aussi sa part dans les récits autour du foyer; on l'avait vu la nuit fendre l'air avec des ailes d'hippogriffe, et laisser après lui un sillon de lumière.

Une seule fois Zizim secoua l'affreuse apathie où il était plongé : ce fut lorsqu'on lui fit connaître le traité conclu entre le grand-maître de Rhodes et Bajazet. D'Aubusson s'était engagé à ne remettre son prisonnier entre les mains d'aucun prince chrétien ou musulman, à condition que Bajazet paierait annuellement à l'Ordre un tribu de quarante-cinq mille ducats. A cette nouvelle,

qui le menaçait d'une captivité éternelle, le sultan entra dans une fureur indicible. La tour, jusque-là silencieuse, retentissait jour et nuit d'exclamations frénétiques. Il tenta de s'enfuir avec ses esclaves, de massacrer les gardes; et ce projet, conduit habilement par Hussein-Bey, son esclave favori, eût réussi peut-être sans un traître qui révéla tout aux chevaliers. Souvent il refusait de manger de peur d'être empoisonné; il tremblait sans cesse qu'on ne voulût le livrer à son frère. Dans son langage pittoresque, chargé de métaphores et d'images, il maudissait ceux qui l'avaient accueilli pour le tenir en servage; il regrettait de n'être pas mort de la main d'un musulman sur le

sol de la patrie. Il pleurait, il priait le prophète, invoquait Allah ; puis, épuisé, vaincu par sa propre énergie, il s'affaissait dans sa douleur, et se voilant la tête avec un pan de sa robe, il disait comme l'Abencerrage : *C'était écrit* !

Voilà où en étaient les choses quand un nouvel événement vint encore changer le sort de ce malheureux prince.

LE VICOMTE DE MONTEIL.

Un soir, les chevaliers et les frères servants de la commanderie de Bourganeuf étaient réunis dans la chapelle pour la prière, quand le son du cor se fit entendre à la porte du château. Bientôt

après, un vieillard, d'un aspect grave et majestueux, entrant dans la chapelle, vint prendre place au milieu des frères. Son costume tranchait d'une manière remarquable sur celui des autres assistants. Les chevaliers, agenouillés dans leurs stalles, étaient revêtus de la robe noire, du manteau noir à pointe, avec le capuce et la croix blanche; rien ne pouvait faire reconnaître dans cet extérieur simple et religieux les guerriers qui avaient fait de si grandes choses; on eût dit de moines pacifiques destinés à passer leur vie dans l'enceinte d'un monastère. Le nouveau venu, au contraire, avait un équipage brillant et cavalier, qui rappelait les gloires mondaines et la puissance temporelle.

Il portait bien la *sopraveste*, ou cotte d'armes rouge, prescrite par les réglements du pape Alexandre IV ; mais excepté cette cotte d'armes et la croix blanche qu'un chevalier ne devait jamais quitter, on n'eût pu reconnaître à aucun autre signe qu'il appartînt à l'ordre de Saint-Jean. Un chaperon de drap d'or couvrait ses rares cheveux gris ; le manteau écarlate jeté par-dessus sa sopraveste était bordé d'hermine. Or ce personnage devait être d'un rang bien éminent ou être bien sûr de son crédit pour oser se présenter devant le chapitre avec cet extérieur de courtisan, car le grand-maître avait publié récemment des ordres très-rigoureux contre le luxe des vêtements.

Mais nul ne parut remarquer cette infraction à la règle, et la présence de cet étranger, à la figure martiale et couverte de cicatrices, causa une vive sensation dans l'assemblée. Cependant on n'interrompit pas la prière, malgré les distractions fréquentes de beaucoup de chevaliers, distractions que Blanchefort, grand-prieur d'Auvergne, réprima d'un regard sévère. Seulement, l'office terminé, au moment où l'on allait quitter les stalles, il dit d'une voix forte et sonore :

— Mes frères, nous allons chanter un *Te Denm* pour célébrer l'heureuse arrivée parmi nous du noble vicomte de Monteil, le frère selon la chair de notre illustre grand-maître !

Et le *Te Deum* fut entonné avec enthousiasme.

Au sortir de la chapelle, tout le monde entoura le nouveau venu d'un air respectueux pour le féliciter de son retour. Quelques-uns des plus vieux chevaliers semblaient retrouver en lui un compagnon d'armes et lui serraient affectueusement la main. Le grand-prieur l'embrassa à plusieurs reprises; ce voyageur en effet était son oncle, ce fameux vicomte de Monteil, qui avait acquis tant de gloire au siége de Rhodes.

— Soyez le bien venu dans la langue d'Auvergne, bel oncle, dit Blanchefort après les premiers transports. Nous ap-

portez-vous des nouvelles de notre bien-aimé grand-maître et de nos frères de l'île de Rhodes?

— Je viens de la cour de France, mes frères, dit le vicomte, et il y a déjà longtemps que j'ai quitté l'île; mais tout va bien... Les Ottomans au milieu de leur puissance sont tributaires de notre saint ordre.

— Gloire à Dieu! gloire à Dieu! s'écria-t-on avec transport.

— Et serons-nous encore longtemps les gardiens de ce sultan infidèle? demanda un chevalier.

— Frère, dit le vicomte avec sévérité, le prince Zizim n'a pas de gar-

diens, il n'a que des défenseurs; la commanderie de Bourganeuf est un asile et non pas une prison... Du reste, ajouta-t-il en radoucissant sa voix, je n'ai pas de raisons pour vous cacher la vérité... votre tâche à l'égard de notre hôte illustre est finie... Par les ordres de monseigneur le grand-maître, le sultan devra partir demain pour Rome, où l'appelle Sa Sainteté le pape Innocent... Le baron de Sassenage, envoyé du roi de France Charles huitième, arrivera aussi demain avec une nombreuse escorte pour accompagner le prince. Il doit coucher aujourd'hui à mon château de Monteil, et il sera de bonne heure ici... qu'on se tienne prêt à le recevoir.

Ces nouvelles excitèrent une grande fermentation parmi les chevaliers; le vicomte allait être assailli de questions, mais il y coupa court tout d'un coup :

— Mes frères, dit-il, j'ai à m'entretenir avec le prieur; laissez-nous.

On obéit sur-le-champ, et le vicomte demeura seul avec son neveu.

— Puis-je voir le prince? demanda-t-il aussitôt.

— Oui, monseigneur; mais nous le déciderons avec peine, je crois, à ce nouveau voyage!

— Il faut pourtant le décider, beau

neveu ; le pape l'exige et mon noble frère a promis...

— Zizim est toujours défiant, reprit Blanchefort ; il va encore une fois nous accuser de trahison... Je vis dans une continuelle inquiétude à cause de ses complots ; son Hussein-Bey est un enthousiaste de fidélité qui l'encourage à la résistance... Notre mission n'est pas facile, monseigneur !

— Tâchons de la mener à bien, beau neveu, dit le vicomte, et rendons-nous à la tour... Il faut à tout prix qu'il consente à ce départ : l'avenir de notre Ordre en dépend !

Les chevaliers, précédés de quel-

ques servants qui portaient des flambeaux, traversèrent la cour et arrivèrent au pied de la tour à six étages occupée par le sultan. Elle était bâtie de petites pierres taillées en pointes de diamants; la cime, se dessinant vaguement dans l'obscurité d'un ciel nébuleux, effrayait le regard par sa prodigieuse élévation. Des jets de lumière s'élançaient de toutes ses ouvertures; on eût dit d'un embrasement intérieur; et, s'il se trouvait encore dans la campagne voisine quelque manant attardé, il devait considérer avec effroi cette masse noire, avec ses yeux de feu, étincelants et rouges comme les trous d'une fournaise. Mais pas une ombre ne passait devant ces fenêtres, aucun

bruit ne se faisait entendre dans le silence de la nuit. Seulement un murmure lent, sourd, monotone, semblable à celui d'une fontaine, semblait sortir de la chambre de Zizim.

— Son esclave favori lui lit le Koran, dit Blanchefort.

Et telle était la superstition du temps, que les deux braves chevaliers se signèrent à la fois.

Dès qu'ils eurent touché la porte de la tour, elle s'ouvrit, et la petite troupe se trouva dans une salle de bains richement décorée à la manière orientale. Une eau parfumée s'échappant goutte à goutte d'un robinet d'argent,

tombait dans un bassin de marbre. Quelques esclaves noirs, couchés sur les tapis, près de la porte, veillaient, sabre nu, comme dans les sérails de l'Asie. Blanchefort ordonna à l'un d'eux d'aller demander au sultan s'il voulait les recevoir. L'esclave mit la main sur sa tête en signe d'obéissance, souleva une portière de lampas qui cachait un petit escalier pratiqué dans l'épaisseur de la muraille, et monta gravement, après avoir déposé son sabre sur la première marche. Il n'y avait à l'appartement supérieur qu'une portière en étoffe comme celle de la salle de bain; on pouvait donc entendre ce qui se passait dans la chambre du sultan.

L'esclave était entré depuis un mo-

ment, et semblait attendre qu'on lui adressât la parole.

— Que veux-tu, Youmis? demanda en arabe une voix rude et accentuée.

— Très-grand, très-magnifique, très-sublime sultan, le Franc qu'on appelle Blanchefort et un autre chevalier demandent à entrer pour baiser la poussière des pieds de ta hautesse...

— Youmis, dit la voix avec impatience, personne, tu le sais bien, ne baise plus la poussière de mes pieds, excepté deux ou trois malheureux esclaves comme toi!.. Oublie ce langage, qui ne convient plus à ma fortune...

les Francs ne s'inclinent pas devant les fils du prophète !... C'était écrit!...

Il y eut là encore un moment de silence.

— Introduis-les, Youmis, reprit le sultan : il ne faut jamais faire attendre le maître qui veut entrer, car il s'irritera contre les gens de la maison, et les écrasera de sa colère !

L'esclave vint chercher les deux chevaliers.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Quand la portière se souleva, ils furent éblouis par l'éclat des bougies qui remplissaient la salle. Elles étaient disposées circulairement suivant la forme de l'édifice; chacune d'elles se réflé-

tait dans une petite glace de Venise, de manière à se multiplier à l'infini, comme à la fête des fleurs dans les jardins de Bagdad; on eût cru voir une immense traînée de feu. Des tapis de Perse s'étalaient sous les pieds; des coussins de velours, surchargés de perles et de broderies, se gonflaient sur les divans. Aux murailles, tendues de brocart d'or, étaient attachés des trophées d'armes étincelantes de pierreries. Des œufs d'autruches se balançaient au plafond, comme dans les mosquées; une niche, pratiquée dans la muraille, semblait préparée pour recevoir le Koran. Une aiguière d'or, placée sur une table de bois de sandal, contenait de l'eaudc rose pour les ablu-

tions; des cassolettes du plus riche travail laissaient échapper des parfums délicieux en fumée blanche et transparente. Partout brillait quelque chose derare et de précieux; les diamants, les rubis, les émeraudes scintillaient partout comme des gouttes de rosée au lever du soleil. Les chevaliers de Rhodes avaient pillé longtemps les vaisseaux de l'Inde pour embellir la prison de Zizim!

Le sultan, à demi-couché sur le divan, avait une attitude méditative et fatiguée. On éprouvait d'abord, en le voyant, un sentiment d'effroi. Sa taille était athlétique; sa tête semblait monstrueuse sous son turban vert; ses yeux

noirs et hagards saillaient sur sa figure basanée; son nez aquilin se courbait tellement, qu'il touchait presque à la lèvre supérieure, couverte d'une épaisse moustache. C'était, si l'on en croit les auteurs, tout le portrait de son père Mahomet. Quand cette mâle figure était animée, quand ces yeux torves lançaient des éclairs, quand cette stature gigantesque se grandissait encore par la colère, peu d'hommes étaient capables de regarder le sultan sans pâlir. Zizim, monté sur un cheval de bataille, entouré de soldats, excitant au carnage, fauchant des têtes avec son damas, devait donner l'idée du génie de l'extermination. Mais en ce moment son œil éteint, sa tête puissante pen-

chée sur un coussin, son corps languissamment drapé dans une robe de cachemire blanc, n'inspiraient que la pitié. On souffrait à voir ce lion du désert enfermé dans une cage étroite où il ne pouvait ni se retourner ni rugir.

Hussein-Bey, son favori, achevait de lui lire le Koran. C'était un vieillard encore vigoureux, avec un regard d'aigle et une longue barbe blanche qui tombait majestueusement sur sa poitrine. Il remit dans sa niche le livre sacré des musulmans et se tint immobile près de son maître, les bras croisés sur la poitrine, en attendant des ordres.

Les deux chevaliers saluèrent avec courtoisie. Le sultan, sans se déranger, fit un signe de tête amical au prieur ; un mouvement de la main suffit pour le vicomte, qu'il ne reconnaissait pas, quoiqu'il l'eût vu à Rhodes. Comme Blanchefort et Monteil avaient appris l'arabe pendant la guerre contre les Turcs, la conversation eut lieu dans cette langue.

— Sublime sultan Gem, dit le prieur, je présente à ta hautesse le vicomte de Monteil, mon oncle très-cher et frère de notre illustre grand-maître.

— Que Dieu soit avec lui, répondit

le sultan avec le laconisme mahométan.

— Il apporte à ta hautesse d'importantes nouvelles de la part de notre grand-muphti et des sultans de l'Europe, reprit Blanchefort embarrassé pour annoncer au prince le changement survenu dans son sort.

— Dieu est grand ! dit simplement Zizim.

Et après un moment de silence :

— M'apporte-t-il la liberté?

Blanchefort releva avec empressement ce mot qui lui fournissait une

transition toute naturelle pour en venir à ses fins.

— Est-ce que ta hautesse n'est pas libre? reprit-il. Nos voies ne sont-elles pas droites, nos âmes bienveillantes? Nous nous empressons de satisfaire tes désirs; tu parles et nous obéissons..... Quelqu'un de nous a-t-il blasphémé ton prophète? Quelqu'un a-t-il troublé ta prière?..... Nous avons respecté ta hautesse comme un grand prince; personne n'oserait toucher un cheveu à la tête de ton esclave. Si nous t'entourons de gardes, comme un trésor précieux, tu le sais bien, c'est pour te défendre contre les desseins de ton frère... Pourquoi donc dire sans cesse : « Je ne suis

pas libre? » Pourquoi te défier toujours de tes amis?...

— Blanchefort, dit le sultan avec gravité, ton cœur est bon, mais ta parole est légère. Quand l'habitant de l'Atlas a surpris des aiglons dans un creux de rocher, il les enchaîne pour profiter de la chasse de leur père : moi je suis un de ces aiglons... Je puis bien encore étendre mes ailes, mais non pas monter dans les nuages et voler vers les hauts minarets... L'aiglon est-il libre parce que son père lui apporte en abondance la gelinotte des sables, parce qu'il a du soleil et de la pluie sur son roc?..... Allonge sa chaîne, allonge-la encore, et l'aiglon te dira : « Je ne peux

pas aller aiguiser mon bec au sommet des cèdres; je ne peux pas aller combattre les outardes de l'oasis..... » Ma chaîne, à moi, a beaucoup d'anneaux, mais vous en avez toujours un bout dans la main droite. C'était écrit!.....

— Si ta hautesse s'ennuie dans cette tour, dit le vicomte, prompt à saisir l'à-propos, nous pourrons te conduire ailleurs...

— Allah! n'ai-je pas assez parcouru en pélerin ce monde si grand? dit le sultan en laissant tomber ses bras avec abattement. J'ai vu les rives de l'Euphrate et les vastes plaines des enfants d'Assur. J'ai entendu la voix des faquirs

de Médine et j'ai arrosé de mes larmes la rose du Carmel. Je me suis assis sous les dattiers du Caire, et, comme un vagabond qui n'a pas de patrie, je me suis caché dans les antres du Taurus... J'ai traversé les mers comme l'oiseau des tempêtes ; j'ai foulé le sol des Francs et je suis enfin arrivé tout épuisé à cette tour, où je dois mourir..... Dieu est grand ! que ce qui est écrit sur la table de prédestination s'accomplisse !

—Et cependant, dit le vicomte avec un empressement irréfléchi, les sultans de l'Europe t'appellent à Rome, la ville sainte des chrétiens... demain tu verras les firmans et une escorte royale attendra tes ordres !

A cet aveu précipité, Zizim se leva brusquement et s'élança vers son sabre suspendu à la muraille. Il poussa un cri rauque, frappa dans ses mains; aussitôt les musulmans, qui remplissaient la tour, entrèrent dans la salle avec impétuosité en brandissant leurs yatagans. Le vieil Hussein-Bey, jusqu'à ce moment immobile comme une statue, s'éveilla tout-à-coup de sa torpeur, bondit jusqu'à son maître et tira un long poignard qu'il portait à la ceinture. Tous environnèrent le sultan, les yeux fixés sur lui, comme pour deviner ses volontés.

Cependant les deux chevaliers étaient restés calmes. Zizim, au contraire,

paraissait en proie à une fureur terrible; des mots entrecoupés sortaient de sa bouche; son corps de géant tremblait d'émotion.

— Qu'y a-t-il entre ta hautesse et nous? dit enfin Blanchefort. Pourquoi tirer le sabre quand il faut se servir de la parole?

— Vous vous servez de la parole comme le serpent de son venin, s'écria le sultan; hommes pervers, j'ai deviné vos projets... Vous voulez me livrer à mon frère.

— L'esprit du mal t'a soufflé cette pensée, sultan Gem, s'écria le prieur.

Je le jure par le Dieu des chrétiens, si je croyais que quelqu'un eût ce désir, je me ferais tuer mille fois plutôt que de te laisser sortir d'ici !

Zizim jeta autour de lui un regard défiant ; puis, abandonnant son sabre sur le divan, il saisit la main de Blanchefort, l'entraîna dans le cercle de ses défenseurs et lui dit à voix basse :

— Ton âme est pleine de générosité, Blanchefort, je le sais ; mais on te trompe... Écoute, Bajazet a promis quatre cent mille pièces d'or à celui qui me livrerait entre ses mains... Hussein-Bey, fils d'Ali, me l'a juré par la

tête de son père, et Hussein-Bey n'a jamais menti !

— Des méchants ont égaré l'esprit de Hussein-Bey, sultan, et si Bajazet a fait cette promesse au pape Innocent, le pape Innocent l'a repoussée avec mépris..... Mais pourquoi des esclaves viennent-ils se placer entre nous ?

Sur un signe du prince, les musulmans disparurent derrière les tentures. Hussein rengaina son poignard et retomba dans son immobilité de marbre. Cependant ses prunelles ardentes étaient toujours tournées vers le vicomte, dont la présence excitait ses alarmes.

Le prieur s'efforça de persuader à Zizim qu'à Rome il serait plus libre et plus heureux qu'à la commanderie. Il chercha à lui donner une haute idée de la générosité des princes chrétiens, en particulier du pape et du grand-maître de Rhodes. Le sultan secouait la tête et disait :

— Mon frère est si puissant ! Qu'y a-t-il d'impossible au fils de Mahomet ?

Enfin Blanchefort parut décidé à frapper un grand coup.

— J'accompagnerai ta hautesse dans ce voyage, dit-il ; mais tu auras près

de toi un autre défenseur, un autre ami... le baron de Sassenage.

Zizim releva vivement la tête.

— Le père de la jeune fille? demanda-t-il avec émotion.

— Oui, le père de cette belle Hélène qu'on t'eût donnée pour épouse si tu avais voulu adorer notre Dieu *.

— Cette jeune fille est la houri des vrais croyans, et son père un vénérable vieillard plein de sagesse et de justice, dit le musulman tout pensif, mais je

* Zizim avait demeuré à Sassenage, dans le Dauphiné, sous la garde du baron de ce nom, avant d'habiter Bourganeuf.

suis fils du croissant et Mahomet est le prophète de Dieu!

Il resta absorbé dans ses réflexions en poussant de temps en temps des exclamations tirées du Koran. Les chevaliers attendirent un moment qu'il leur adressât la parole; mais il s'était voilé le visage, et des sanglots étouffés sortaient de sa large poitrine. Il fit un signe de la main pour ordonner aux assistans de s'éloigner.

— Ta hautesse partira-t-elle demain? demanda le vicomte avec ténacité.

— Le sultan Gem veut mourir

dans le pays de Philippine de Sassenage!

Et les chevaliers se retirèrent sans avoir obtenu d'autre réponse.

LE POUVOIR D'UNE FEMME.

Le lendemain matin on faisait de grands préparatifs de départ à la commanderie. La cour était remplie d'hommes d'armes allant et venant dans tous les sens. Des écuyers, en pourpoints ar-

moriés, harnachaient les chevaux dont les housses magnifiques pendaient jusqu'à terre. Des pennons de différentes couleurs s'agitaient doucement au souffle du matin; les cuirasses brillaient aux premiers rayons du soleil. De temps en temps un frère servant traversait à pas mesurés cette foule bruyante pour porter des ordres, et quelques chevaliers, qui ne devaient pas quitter le château, se montraient aux fenêtres avec le *manteau à bec* et la croix à six pointes. Le porte-bannière de l'ordre, en grand costume de guerre, debout sur le perron de l'entrée principale, faisait sonner ses éperons sur les dalles avec impatience. Les chevaux hennissaient, frappaient du pied; des imprécations à

demi-étouffées sortaient déjà de la bouche des gens d'armes.

Le pont-levis était baissé et les vassaux de la commanderie venaient se grouper curieusement à la porte pour examiner cet appareil inaccoutumé. Tous les regards se tournaient vers l'avenue par où devait arriver l'envoyé du roi, car on l'attendait de moment en moment. Une vive fermentation régnait au dedans et au dehors du château.

La tour de Zizim, au contraire, offrait un contraste complet avec cette agitation universelle. Pas une fenêtre ne s'était ouverte; rien n'annonçait dans l'intérieur les apprêts d'un long

voyage. Seulement un esclave noir apparaissait périodiquement pendant quelques secondes à l'entrée de la salle de bain et rentrait aussitôt en refermant la porte sur lui. Le cheval du sultan avait été amené tout sellé et bridé dans la cour, mais le noble animal, ne reconnaissant pas ses palefreniers accoutumés, se câbrait dans les mains qui le tenaient. Ses naseaux se gonflaient de colère, son mors d'argent ruisselait d'écume, sa crinière d'ébène se dressait sur son cou nerveux ; les larges étriers orientaux battaient ses flancs aux veines saillantes ; et se levant sur les pieds de derrière, il emportait les deux pages suspendus à chaque côté de sa bouche.

Tout-à-coup le noir qui gardait la porte de la tour sembla ne plus pouvoir maîtriser son impatience; il s'élança, repoussa les étrangers et parla au cheval qui devint calme et soumis à cette voix connue; puis il le flatta de la main et regagna précipitamment la salle de bain, en jetant un sourire de pitié aux gardiens maladroits.

— Le diable sait bien à qui il a affaire! murmura un vieil écuyer en hochant la tête.

— Que voulez-vous dire, Chatelus? reprit son camarade; vous croyez donc aux récits des vassaux sur ce magnifique animal?

— Suffit, suffit, maître Pierre, répondit l'autre d'un air mystérieux : mais je sais bien que je n'ai jamais vu calmer un cheval fougueux avec un seul mot de baragouin... et pourtant j'en ai bien vu des chevaux fougueux, à compter de celui de monseigneur le vicomte!

— Jamais monseigneur le vicomte, ni aucun seigneur de France, n'a eu si belle monture ! dit Pierre avec enthousiasme ; je vous le jure, Chatelus, il n'y a pas de plus belle et de plus solide bête dans toute le chrétienté !

— Oui, elle est assez bonne pour porter en enfer ! reprit le vieillard en faisant un signe de croix ; enfin, puis-

sions-nous être bientôt délivrés du cavalier et du cheval ! ajouta-t-il en baissant la voix. Depuis que cette bande de mécréants s'est abattue sur ce pays, l'herbe n'ose plus y pousser... Aussi j'ai promis un beau cierge à saint Yrieix, mon patron, quand je pourrai courir dans la commanderie sans rencontrer un de ces chiens d'infidèles, qui vous regardent avec des yeux blancs comme le surplis du chapelain !

— Allez chercher votre cierge, Chatelus, répondit l'autre, car voici monseigneur le grand-prieur... il vient sans doute donner l'ordre de partir.

— Ainsi soit-il, dit le vieillard.

Blanchefort sortait en effet de la tour et traversait la place d'armes d'un air distrait.

— Ferai-je sonner le boute-selle, monseigneur? demanda le chevalier de Gastineau, commandeur de Limoges.

— Non, mon frère, répondit le prieur avec agitation; le prince refuse toujours de monter à cheval... D'ailleurs, le baron de Sassenage n'est pas encore arrivé.

— Il ne peut être loin; la sentinelle de la tour a vu briller des armures derrière les arbres dans la direction de Monteil.

— Qu'il vienne donc bien vite, répondit Blanchefort ; nous n'avons plus d'espoir qu'en lui pour vaincre l'obstination du sultan... Je n'ose employer la force...... ce moyen nous rendrait odieux et me répugne... Si le baron ne réussit pas, je ne sais ce qu'il adviendra !

— Il y a quelqu'un qui aurait plus de crédit encore sur l'esprit du sultan, dit Gastineau avec un sourire.

— Qui donc, mon frère?

— La belle demoiselle de Sassenage, maintenant baronne de Bressieu.

— Oui, mais elle est en Dauphiné?

— Elle est venue avec sa mère et son nouvel époux joindre le baron au château de Monteil, pour faire ses adieux... c'est là probablement ce qui retarde l'arrivée du sire de Sassenage.

— En êtes-vous bien sûr, commandeur? dit le prieur avec joie.

— Oh! très-sûr, monseigneur, et sans doute elle va arriver avec l'escorte.

— Par saint Jean! commandeur, je vous remercie, reprit Blanchefort: Dieu envoie cette jeune fille pour tirer notre ordre d'un funeste embarras..... Sitôt que l'on signalera l'arrivée du baron, faites-moi prévenir.

— Vous n'attendrez pas longtemps, dit le commandeur en étendant la main vers le pont-levis.

Aussitôt des fanfares retentirent à une portée de flèche des fossés, et la foule qui encombrait la porte se retira en tumulte. Le prieur fit reculer également les chevaux et les soldats qui remplissaient la cour afin de laisser une place libre aux arrivants. Charles VIII avait voulu donner une grande solennité à ce voyage, et la suite du baron de Sassenage, qu'il avait chargé de conduire Zizim à Rome *,

* Le président Allard, de Grenoble, qui a fait au XVII[e] siècle un roman sur Zizim, avait vu les lettres-patentes du roi; elles sont datées de 1488.

était de plus de deux cents hommes. Cette troupe s'avançait, bannière déployée, au bruit des instruments et des acclamations du peuple; on la voyait se replier au loin dans le chemin tortueux et couvert qui menait au château.

Tous les habitants de la commanderie étaient groupés autour de Monteil, Blanchefort et Gastineau, couverts de riches armures. Derrière les chevaliers se pressaient en foule les frères-servants; cette masse noire était encadrée dans une brillante bordure de soldats, de varlets, d'écuyers accourus pour voir l'entrée triomphale de l'envoyé du roi.

Blanchefort jeta un regard inquiet sur la tour; elle ne s'était pas éveillée : toujours le même calme et la même indifférence à l'intérieur. Ses fenêtres restaient couvertes de leurs stores, tandis que les autres croisées du château fourmillaient de spectateurs. Et pourtant toute cette pompe et tous ces apprêts étaient pour l'étranger insouciant qui habitait la tour !

La tête du cortége franchit enfin le pont-levis et entra dans le château. C'étaient d'abord dix lances de la garde du roi avec leurs *garnitures* c'est-à-dire leurs pages, leurs couteliers et leurs écuyers, tous parfaitement armés et dans le plus riche équipage. A une pe-

tite distance derrière cette troupe, venait le baron de Sassenage lui-même, vieux et brave guerrier qui cachait sous sa houpelande fourrée de menu-vair de belles et honorables cicatrices. A côté de lui étaient Jeanne de Commiers, sa femme, dame d'honneur de la reine, et sa fille Philippine-Hélène de Sassenage, une brune, pleine de grâce et de majesté, *la plus gente et la plus plaisante damoiselle de son temps*, si l'on en croit les chroniques. Les deux dames avaient des corsages de velours bordés d'hermine, suivant la mode d'alors, et leurs longues robes flottaient sur les haquenées blanches qu'elles montaient. Quelques jeunes seigneurs, qui s'étaient joints à l'escorte afin d'assister au départ de

Zizim, s'empressaient autour d'elles et devisaient avec gaîté. Un d'eux surtout était toujours près d'Hélène, soit pour lui adresser quelque mot galant, soit pour diriger sa haquenée dans les chemins difficiles. Hélène ne manquait jamais de le remercier par un doux sourire ; ce jeune cavalier était le baron de Bressieu, son nouvel époux.

A la suite de cette noble chevauchée on voyait un corps nombreux de gens d'armes de France, s'avançant deux à deux, en belle ordonnance, sur des chevaux bardés de fer. La marche était fermée par une multitude de varlets, goujats et petit peuple, qui, n'osant franchir le pont-levis, s'arrêta avec respect de l'autre côté du fossé.

Les chevaliers accueillirent le seigneur de Sassenage et sa famille avec le plus vif empressement.

— Soyez le bien venu, sire baron, dit le vicomte de Monteil en lui serrant la main; mais si vous n'êtes pas plus heureux que nous auprès du sultan, votre mission est déjà finie...

— Mais les ordres du pape et du roi...

— Il n'y a ni pape ni roi qui puisse faire partir le prince de force s'il résiste à nos prières.... Il se souvient qu'on l'a déjà trompé quand on l'a amené ici, et il se défie de nous.... Je

vous le répète, baron, il faudra renvoyer votre escorte si vous ne parvenez à vaincre sa résolution.

— Je l'essaierai, mes frères, dit le baron ; mais pourquoi aurais-je sur Sa Hautesse plus de crédit que vous?

— Si la noble dame, votre fille, voulait nous aider, dit Blanchefort, j'en suis sûr, le prince partirait...

— Comment, demanda Sassenage en souriant, se souviendrait-il encore de cette amourette?.. Il doit savoir qu'Hélène est mariée.

— Il l'ignore, répondit le prieur ;

quoiqu'il en soit, tout notre espoir est maintenant en elle et en vous !

— Eh bien! je vais aller me jeter à ses pieds, dit le vieux seigneur; peut-être consentira-t-il en faveur de notre ancienne amitié. ..

— Et de son ancien amour, ajouta le prieur en regardant la jeune baronne qui rougit. Dame, au nom de votre sainte patronne, aidez-nous...

— Mais, monseigneur, dit Hélène avec une timidité d'enfant, est-il absolument nécessaire que j'aille moi-même supplier le prince?.. Si vous saviez combien son regard me fait peur!

et puis, n'est-ce pas un grand péché d'approcher un infidèle?..

Blanchefort et les autres chevaliers déployèrent toute leur éloquence pour vaincre les répugnances de la jeune femme; elle interrogeait son mari du regard et hésitait toujours. Bressieu insista lui-même pour qu'elle tentât cette démarche; cependant quand son père et sa mère lui prirent les deux mains, et l'entraînèrent vers la tour, elle céda avec un visible déplaisir.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

On entra d'abord dans la salle de bain ; les esclaves noirs y étaient réunis, leurs sabres à la main, disposés à ne laisser pénétrer personne jusqu'au sultan sans en avoir reçu l'ordre ex-

près. Hussein-Bey, qui les commandait, s'approcha de Blanchefort avec un air de défiance et écouta quelques mots en arabe que lui adressa le prieur. Puis il appela un autre esclave auquel il ordonna d'aller prévenir Zizim, car il ne voulait s'en remettre à personne du soin de garder le vestibule. Le messager ne fut absent qu'un moment ; Hussein, après avoir entendu la réponse, fit signe, comme à regret, à ceux qui défendaient l'entrée de l'escalier de laisser passer les visiteurs.

Zizim était dans la plus vive agitation, causée surtout par la nouvelle subite de l'arrivée d'Hélène. Quand Sassenage et sa famille entrèrent dans la

salle, tout était en désordre autour de lui ; les coussins étaient épars et renversés, les pieds foulaient des objets précieux, les perles craquaient comme du gravier sous les chaussures. A la brillante illumination de la nuit avait succédé un demi-jour voluptueux ; les reflets métalliques des tentures chatoyaient çà et là dans les coins sombres. Le sultan avait le même costume que la veille; son visage était pâle, sa démarche chancelante. Le sommeil ne semblait pas être venu rafraîchir son sang pendant la nuit précédente.

Aussitôt qu'il aperçut Hélène, « il n'eut des yeux que pour elle et des oreilles pour personne. » Sans remar-

quer les autres assistants, il se précipita à genoux et baisa respectusement le bas de sa robe, en prononçant des paroles étrangères. La jeune fille ne pouvait les comprendre, mais elles devaient être bien touchantes, à en juger par l'expression des regards du malheureux proscrit.

Sassenage vint au secours d'Hélène, dont cet accueil chaleureux avait redoublé la timidité.

— Ma fille a voulu faire ses adieux à ta hautesse, dit-il; car tu ne peux persister dans la volonté de rester ici...

Alors seulement le sultan parut s'a-

percevoir qu'il y avait autour de lui d'autres personnes; il salua le baron et la dame de Sassenage, qu'il connaissait aussi; mais il ne voulut parler qu'à Hélène. Il lui prit la main et la fit asseoir auprès de lui sur le divan.

— Fleur du paradis, dit-il en français, jardin de l'âme, aurore d'un jour serein, ta vue m'est douce comme l'ombre du palmier au pélerin du désert... Pourquoi mes yeux ont-ils été privés si longtemps de la joie de te contempler? Tu es belle comme la rose pourpre du cactier!... Dis-moi, quand tu étais bien loin, as-tu pensé au sultan Gem, fils de Mahomet, le prisonnier des Francs? le souvenir de l'exilé est-il venu volti-

ger autour de toi comme le papillon autour du flambeau ?

— Ta hautesse sait bien qu'une chrétienne ne peut penser à un musulman, répondit Hélène avec embarras.

— Alors ta loi est moins sage que la mienne, dit Zizim avec amertume, car il est écrit : « tu auras pitié de celui qui souffre... » Oh ! si tu avais voulu, continua-t-il avec chaleur, je t'aurais emportée sur mon cheval, au milieu de tous tes Francs. J'aurais traversé les mers avec toi... des amis devaient m'aider !... Dieu est grand !... Dans le pays des enfants du prophète, j'aurais levé la main vers le ciel en disant : « Je suis

Gem, fils de Mahomet, fils d'Amurath!» et des armées seraient venues pour te défendre. Tu aurais été ma sultane bien-aimée, et les peuples se seraient prosternés sur ton passage. Les esclaves de tes esclaves auraient été de puissants émirs, et j'aurais tranché avec le sabre les têtes qui ne se seraient pas cachées dans la poussière devant ta beauté.

— Ta hautesse s'abusait, dit le baron de Sassenage, tu n'aurais trouvé dans ta patrie ni obéissance ni respect; si tu avais voulu te faire chrétien, ton mariage avec une infidèle eût été rompu, et je t'eusse donné ma fille...... Alors les sultans de l'Europe t'eussent peut-être soutenu contre ton frère... Au-

jourd'hui encore tu peux regagner ton empire en abjurant ton prophète; mais ma fille ne peut plus t'appartenir, elle est mariée.

— Que dit le père? s'écria le prince en redressant brusquement sa taille athlétique; la vierge des Francs a-t-elle un maître? l'élue du fils de Mahomet a-t-elle un époux?

— Je suis mariée, répéta Hélène en baissant les yeux.

Zizim se couvrit le visage en signe de douleur, suivant sa coutume. Il ne prononça que le mot fataliste des musulmans ; — C'était écrit! — et il resta anéanti.

Sassenage crut le moment favorable pour lui parler de sa mission.

— Sultan Gem, dit-il d'un ton solennel, le roi Charles huitième, mon gracieux maître, t'invite par une lettre à te rendre auprès du saint-père : il m'a chargé, moi, baron de Sassenage, de te conduire à Rome, où tu es attendu... Voici le firman que mon très-redouté seigneur et roi envoie à ta hautesse... »

Alors, mettant un genou à terre, il présenta au sultan un vélin écrit en lettres d'or et d'azur, scellé du grand sceau de l'État,

Zizim écarta le pan de robe qui cou-

vrait son visage baigné de larmes ; puis, sans faire attention à l'envoyé de France, il dit à Hélène, tremblante et muette :

— T'aime-t-il bien ton mari, jeune fille ? Sait-il lire tes volontés dans tes yeux et deviner tes désirs dans ton cœur ? Si tu disais en voyant la fleur qui croît au sommet de la montagne : « Cette fleur est belle ! » irait-il la cueillir en marchant sur les genoux et sur les mains à travers les pointes de rocher, pour te l'apporter teinte de son sang ?... Si tu voulais le caillou blanc qui brille au fond d'une eau limpide, se plongerait-il aussitôt dans les abîmes du lac ? et si l'ange de la mort allait te frapper, se précipiterait-il au-devant du coup

d'Azraïl pour prolonger ta vie d'un moment?

— Il m'aime plus que la vie, répondit Hélène.

— Et toi, rosée du matin de l'âme, songe de bonheur envoyé par le prophète, l'aimes-tu, réponds-moi? es-tu fière de sa jeunesse et de sa force? car sans doute il est jeune et fort... Le trouves-tu plus beau que tous les autres hommes? ton œil aperçoit-il de douces images à travers le cristal de son âme? Ta voix est-elle comme un luth brisé quand il est loin de toi, et ton cœur bat-il comme l'aile d'un passereau quand il approche? des perles blanches

coulent-elles sur tes joues quand il tarde à venir? tes lèvres de corail s'ouvrent-elles dans tes rêves pour l'embrasser?

— Je ne dois pas te tromper... toutes mes pensées sont à lui, répondit Hélène en rougissant.

—Que les bénédictions du prophète se répandent sur vous comme une pluie de printemps sur de jeunes herbes! dit Zizim avec un soupir.

Puis il se leva et demanda avec majesté :

— Où est la lettre de mon frère le sultan de France?

Le baron la lui présenta. Zizim la baisa respectueusement, puis il se tourna vers les chevaliers :

— La table de prédestination est la table de vérité, reprit-il d'un ton sententieux ; je suivrai les hommes que m'ont envoyés les sultans...

A cette promesse si longtemps attendue, la joie brilla sur tous les visages ; le prieur sortit de la tour pour porter cette heureuse nouvelle à ses frères. Hélène et les autres assistants allaient sortir aussi, quand Hussein-Bey, qui avait entendu toute la conversation précédente, s'avança lentement au milieu de la salle et déchira sa robe sur la

poitrine. Il tomba aux pieds de Zizim en pleurant et en balayant le tapis avec sa longue barbe blanche. Il poussait des cris de désespoir, se heurtait le front contre le parquet.

Le sultan abaissa les yeux vers lui :

— Hussein-Bey, fils d'Ali, que veux-tu? demanda-t-il.

— Qu'Allah protège ta hautesse ! Ils vont te livrer à tes ennemis, murmura le vieillard en arabe.

— Hussein-Bey, fils d'Ali, relève-toi. Dieu est grand ! dit Zizim avec tristesse en regardant son vieux serviteur.

Une heure après, tout était prêt pour le départ. L'escorte envoyée par le roi s'étendait en demi-cercle au pied de la tour ; on avait réservé l'espace du milieu aux chevaliers de Rhodes qui devaient suivre le sultan. Le prieur de Blanchefort et le vicomte de Monteil étaient déjà en selle. Le baron de Sassenage faisait ses adieux aux dames, à Bressieu et aux seigneurs qui les avaient accompagnés. A quelque distance, les musulmans, aussi à cheval, formaient une petite troupe isolée, à la contenance morne et abattue. Le magnifique coursier qui le matin avait donné tant de peine aux écuyers, calme maintenant et docile à la voix du noir qui le tenait par la bride, regardait d'un œil

étonné ces casques, ces cuirasses, ces piques et ces lances étincelant au soleil. Un silence majestueux régnait dans cette foule immense. On avait beau se dire que le prince qui allait paraître était un infidèle, il était si grand par ses malheurs et sa naissance, il avait tant occupé la renommée, que les plus indifférents se sentaient saisis de respect pour cet illustre exilé.

On attendait ainsi depuis longtemps, quand Zizim sortit de la tour. Il avait revêtu un magnifique costume ; un croissant de pierreries chatoyait au-dessus de son turban ; ses babouches de maroquin portaient l'éperon d'or des chevaliers. Il s'appuyait sur son vieil

Hussein-Bey, qui n'avait pu encore effacer la trace de ses larmes, et tous les deux s'avançaient à pas lents vers les chevaux. Pas une acclamation ne se fit entendre; c'eût été un crime de saluer par des cris de joie un adorateur du faux prophète! Mais du fond du cœur tous les assistants, même les plus pauvres hommes d'armes qui ne possédaient au monde que leur cheval et leur épée, plaignaient cette grande victime de la politique de l'Europe, malgré ses diamants et son nom retentissant.

Quand il passa devant le groupe où étaient les dames, on s'inclina profondément. Le sultan reconnut Hélène; elle s'appuyait sur son mari comme

pour le lui présenter tacitement. Il s'arrêta et les regarda un moment sans parler.

— Est-ce là le maître que tu t'es donné, jeune fille? demanda-t-il enfin.

— Oui, illustre sultan, répondit-elle avec fermeté, en pressant le bras du baron.

— Que Dieu lui accorde ainsi qu'à toi des jours sereins, dit Zizim.

Puis il détacha un riche collier de son cou et le présenta à Hélène.

— Prends ce collier, dit-il, tu le montreras à tes enfants et aux enfants de tes enfants, et tu leur diras : « Le

sultan Gem, fils de Mahomet, fils d'Amurath, m'a donné ce collier pour que je me souvienne de lui. »

Il s'éloigna en faisant un signe de tête; au moment de monter à cheval, il disait à Hussein-Bey :

— Pensais-tu qu'un petit mameluck franc pouvait être plus heureux que le fils de mon père?... Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu! C'était écrit!

Il bondit sur la selle avec grâce, et le noble animal, qui depuis longtemps ne sentait plus son maître presser ses flancs de l'éperon, fit des courbettes de joie. Puis les trompettes sonnèrent; le signal fut donné. Le sultan partit au

galop, suivi de ses fidèles esclaves, les chevaliers s'élancèrent à sa suite et toute l'escorte disparut dans un tourbillon de poussière.

Zizim allait au-devant de nouveaux malheurs; les princes de la chrétienté devaient se le disputer comme un jouet, jusqu'à ce qu'il mourût par le poison des Borgia.

Le château de Bourganeuf et la tour à six étages existent encore. Le château est occupé par le tribunal, la mairie et le presbytère. La tour de Zizim n'a pas changé de destination : elle sert encore de prison.

LES DEUX TOURS.



II

LA TOUR DE CHALUS.

Le Trésor.

Le château de Châlus, dont les belles ruines dominent la ville moderne, est de fondation Romaine. Il fut l'œuvre, dit-on, de Lucius Capréolus, proconsul d'Aquitaine, d'où lui vint son

nom de Châlus-Chabrol. *(Castra Lucii Capreoli.)* Mais, dans les âges suivants, une architecture nouvelle et barbare en modifia l'ordonnance; la noblesse et l'élégance du style romain disparurent. Rien n'est lourd et fruste comme la tour principale encore existante. Pas une sculpture, pas un ornement ne la décore; c'est le mode saxon dans toute sa grossièreté primitive.

Or, en 1199, pendant la semaine sainte, sur les hauteurs qui avoisinent le château, on voyait, le long de la Tardoire, une infinité de petites huttes en branchage ou en en toile, entourées de retranchements, et remplies d'hommes armés. Vues d'une certaine distance,

on les eût prises pour des myriades de ruches, et le bruit qui s'en élevait ressemblait au bourdonnement sourd et continuel d'un grand essaim d'abeilles. Du reste aucun ordre ne régnait dans l'arrangement de ces tentes ; excepté un petit quartier sur lequel flottait un drapeau vert, semé de léopards, cette espèce de camp présentait l'image de l'indiscipline et de la confusion. Des soldats à mines féroces s'agitaient çà et là; et on jugeait, à la variété des costumes, à l'indépendance des attitudes, qu'ils n'appartenaient pas à des corps de troupes régulières. Quoique des hommes d'armes de bonne tenue traversassent par moments la foule avec un air de mépris, on eût dit d'une ar-

mée de brigands. Des arbalétriers en casaque déchirée, des archers pieds nus, des misérables de toutes nations, vêtus sans uniformité, jouaient aux dés sur l'herbe. Quelques-uns portaient à la ceinture de longs couteaux à lame effilée et brillante ; ils les tiraient de temps en temps en jurant d'une manière horrible et en menaçant leurs compagnons. Jamais on ne vit figures si effroyables.

Ces gens-là étaient ce qu'on appelait des *Brabançons*, *Paillers*, *Cottereaux*, c'est-à-dire des dévaliseurs de grand chemin. Ils étaient le fléau de la province ; les châteaux, les chaumières, les villes mêmes tremblaient à leur appro-

che. Ces terribles couteaux dont ils faisaient parade à leur ceinture, avaient une destination cruelle, d'où l'on ajoutait à tous les noms dont les flétrissait l'exécration publique, le nom plus redoutable encore d'*écorcheurs*. Au moment dont nous parlons, ils obéissaient à deux chefs : l'un était Mercaders, la terreur de la contrée, le pillard le plus déterminé et le plus impitoyable du voisinage ; l'autre était Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre et d'Aquitaine.

C'était en effet l'illustre héros de la croisade, le vainqueur de Saladin, qui commandait cette canaille sanguinaire ; telle était l'armée qu'il s'était improvisée pour tirer vengeance d'un de ses

barons. Expliquons cette monstrueuse association :

« Vidomar, vicomte de Limoges, avait découvert, disent les chroniques, au château de Châlus-Chabrol, dans une grotte profonde, les statues d'or massif d'un homme, d'une femme et de leurs enfants, assis à une table aussi d'or. Les inscriptions qui y étaient gravées annonçaient que ces statues étaient celles de Lucius Capreolus, proconsul d'Aquitaine, et de sa famille. »

Quelle bonne fortune pour Richard ! Il se trouvait alors à l'abbaye de Grammont, où il était venu faire hommage à

Saint-Étienne-de-Muret de son armure de croisé. Épuisé d'hommes et d'argent par ses guerres contre le roi de France, il avait à peine autour de lui une poignée de soldats. Le prieur de Grammont, qui lui apprit la découverte de Vidomar, fut effrayé de l'effet que produisit cette nouvelle sur l'impétueux Richard.

— Ce trésor est à moi, comme suzerain, s'écria-t-il. Si le vicomte en détourne un fêtu, je le ferai pendre à sa plus haute tour!... Qu'on prévienne sur-le-champ Vidomar... il me faut ce trésor tout entier, et je ne veux pas attendre.

Le prieur expédia un messager qui rapporta un refus du vicomte.

— Cet or sera à moi ou j'y perdrai mon nom de Plantagenet et mon titre de roi! s'écria Cœur-de-Lion. Le reliquaire en diamans que vous a donné le roi de Jérusalem ne sera rien, mon révérend, auprès des magnifiques dons que je vous réserve... Mais il me faut Capreolus et sa femme et ses enfants, sans en excepter le plus petit de tous; et leur table et tout ce qui leur appartient pourvu que ce soit en bel et bon or massif! Faites venir le brabançon Mercaders.... il doit être à piller dans le voisinage.

— Mercaders? cet hérétique, ce damné? dit le prieur avec effroi.

—Qu'importe? dit Richard en riant, c'est un rude gaillard, et les damnés se battent bien.

— Mais mon très-noble sire...

Le roi fronça les sourcils.

— Le diable emporte les frocs! s'écria-t-il.

Le prieur n'osa pas résister. Richard d'ailleurs savait si bien faire oublier sa brusquerie aux moines!

Il ne fut pas difficile de trouver le Brabançon. Il était toujours occupé à

dévaster au nom de Richard les possessions du vicomte de Limoges, ou à bruler quelques châteaux des membres de la *Confrérie de la Paix*, organisée récemment pour détruire les bandes de partisans dont le pays était infesté. Mercaders obéit sur-le-champ aux ordres du roi et vint le trouver à Grammont. C'était un homme de haute taille, d'une physionomie repoussante, couvert d'une armure de fer noire et sans blason. Il ôta son casque et mit un genou en terre devant Richard pour lui faire hommage. A la manière dont il s'y prit, on pouvait supposer qu'il n'avait pas l'habitude de cette posture.

— Tu as guerroyé longtemps en mon

nom, dit le roi, et le profit a toujours été pour toi. Aujourd'hui, si tu m'aides, il y aura profit pour tous les deux..... peux-tu me donner tes gens afin d'enlever Châlus ?

— Ils sont à vous, eux et leur capitaine, sire, répondit Mercaders avec toute la courtoisie dont il était capable, et, cornebœuf! pourvu que vous les laissiez pendre des *pacifères* et piller après l'assaut...

— Oui-dà, dit le roi, ils pendront tout ce qu'ils voudront, mais ils ne pilleront qu'après moi... Le trésor de Châlus m'appartient, et, par les reliques de saint Léonard ! si l'un de vous y por-

tait la main, je le ferais couper en quartiers... D'ailleurs tes gens auront par jour un sou d'argent, et tu sais que je suis généreux.

— Soit fait ainsi que vous l'avez dit, mon noble sire, répliqua Mercaders.

Et ils vinrent investir Châlus.

La place était forte, bien approvisionnée ; les vassaux du vicomte étaient nombreux et aguerris. En l'absence de Vidomar, qui était allé chercher des secours auprès des barons du Poitou, alliés de sa famille, la garde du château était confiée à un jeune gentilhomme appelé Bertrand de Gourdon. Celui-ci montrait la prudence consom-

mée d'un vieux guerrier dans l'importante mission qui lui avait été confiée ; et le château ne paraissait pas près de se rendre.

Cependant, le 26 mars au matin, le pont-levis se baissa, et un héraut d'armes aux couleurs du vicomte, le chef de saint Martial blasonné sur la poitrine, demanda à être conduit au roi. En ce moment Richard était dans sa tente, couché sur de riches tapis, habitude qu'il avait prise en Palestine. Une peau de lion dont il flattait la crinière avec distraction soutenait sa tête; de beaux levriers noirs à colliers d'or dormaient à son côté. Son justaucorps de chamois était à peine recouvert d'un

simple manteau de velours vert ; ses longs cheveux châtains, encadrant sa figure brune et martiale, se mêlaient au poil fauve du lion. A le voir ainsi couché de toute sa longueur on eût dit d'un géant.

Quand on introduisit le héraut, Richard se souleva lentement, bâilla d'une manière significative, puis abaissant les yeux sur l'envoyé, qui s'était agenouillé devant lui :

— Que veut ce vassal? demanda-t-il d'un ton d'insouciance.

— Mon très-redouté seigneur, dit le héraut, messire Bertrand de Gourdon, qui commande au château en l'absence

de monseigneur le vicomte, vous fait offrir par moi, et avec l'autorisation dudit vicomte Vidomar, la moitié du trésor trouvé à Châlus, si vous consentez à prendre les défenseurs du château en pitié et merci...

— Non pas, dit le roi, je veux tout le trésor et vous faire pendre pour me récréer... Je sèche d'ennui devant votre laide bicoque, et je veux avoir raison de ces chiens de rebelles... ils seront rudement châtiés pour l'exemple!

Ces dures paroles terrifièrent le héraut.

— Il ne nous reste donc plus, dit-il tristement en se relevant, qu'à avoir

confiance dans notre courage et dans la protection de monseigneur saint Martial !

— Monseigneur saint Martial ne s'inquiète pas de vilains tel que vous, reprit Richard. Va-t-en, vassal... dis à ceux qui t'ont envoyé que je souperai ce soir sur la table d'or de ce roi romain, et que vous serez tous suspendus aux créneaux comme grappes de raisin sec.

Quand le héraut fut parti, le roi se rejeta sur ses tapis :

— Hé bien! Mercaders, que penses-tu de tout cela? demanda-t-il au chef des Brabançons.

— Sang Dieu ! sire, il faut tenir votre promesse, et donner l'assaut sur-le-champ !

— Bien parlé; fais préparer tes gens.

Le chef des Brabançons sortit et revint bientôt annoncer à Richard que tout était prêt.

Le roi se leva légèrement, prit son casque et voulut sortir de la tente.

— Et votre armure? dit Mercaders.

— Je n'en ai pas besoin, répondit Richard avec dédain. Crois-tu que je veuille me battre en personne contre des voleurs et des rebelles? cela te re-

garde seul; pillards contre pillards, c'est ta besogne, à toi... Marchons!

Des religieux de divers ordres qui lui formaient toujours un cortége d'honneur, même au milieu du tumulte des camps, essayèrent de lui faire comprendre la nécessité de la prudence.

— Allez chanter Matines pour ceux qui vont trépasser! dit le roi brutalement en leur tournant le dos.

Richard se dirigea vers les remparts, suivi de Mercaders. Un écuyer portait devant lui un large bouclier pour le mettre à couvert des traits des assiégés. Tous les Brabançons étaient sous les armes et s'avançaient aussi vers la forteresse.

Le temps était beau; le soleil scintillait sur les cuirasses des gendarmes anglais, qui formaient un petit corps de réserve. Les assaillants descendirent des collines voisines, les uns portant des échelles, les autres des fascines pour combler les fossés; leurs costumes bariolés produisaient un effet pittoresque sur la verdure naissante des prairies. Il sortait de cette foule en désordre des cris rauques, des menaces en langue barbare, des malédictions. Quand elle approcha de la Tardoire, de l'endroit où est aujourd'hui un petit pont, le roi donna l'ordre de s'arrêter un moment afin qu'il pût reconnaître la place. Il commençait à douter du résultat de l'assaut avec de semblables troupes, et pour la

première fois de sa vie peut-être, il réfléchissait sérieusement avant d'agir.

Les assiégés avaient fait aussi leurs préparatifs de défense. Au haut de la grande tour, sur les remparts, derrière les crénaux, partout, on voyait des hommes disposés à se battre avec désespoir. Les uns, préparaient les pierres, les poutres, la poix bouillante qu'on devait précipiter sur les ennemis au moment de l'assaut. Les fers de lances brillaient en l'air comme des flammes; les archers examinaient les cordes de leurs arcs ou étudiaient le souffle du vent pour mieux viser. A chaque meurtrière, à chaque ouverture, on voyait

s'agiter un trait et une main prête à le lancer.

Bientôt les Brabançons s'ébranlèrent de nouveau à un signe du roi et firent entendre le cri :

— Saint Georges pour l'Angleterre !

Aussitôt il s'éleva du château un autre cri immense, universel, qui retentit dans la campagne. :

— Saint Martial pour le vicomte ! à la rescousse !

— Nous n'en aurons pas si bon marché que je le pensais, dit le roi. Pas encore l'assaut ! cria-t-il ; laissez faire

les archers et les arbalétriers ! que les autres se tiennent à couvert derrière les écus... Visez bien, mes amis ; éclaïrcissez-moi les rang de ces coquins ; aussi bien, vous leur rendrez service ; vous leur éviterez d'être pendus !

Et, quoiqu'il fût au premier rang, sans autre arme défensive que son casque, il s'assit tranquillement sur un rocher.

De ce poste périlleux, on voyait un homme, couvert d'une armure, s'agiter sur les murailles et courir de l'un à l'autre des assiégés comme pour les animer à la défense. Son bouclier était déjà hérissé de traits sans qu'il parût

y faire attention. Tout-à-coup il s'approcha d'un groupe d'archers, et il leur montra Richard en prononçant d'un air animé des paroles qu'on ne pouvait entendre au milieu du bruit. Une grêle de traits commença alors à tomber autour du roi. Mercaders, qui était à quelques pas, accourut tout effrayé.

— C'est Gourdon, c'est le capitaine des mécréants, s'écria-t-il. Couvrez-vous bien de votre écu, sire; il vous a reconnu... Par la Mort! que n'avez-vous votre armure! Vous allez servir de but à ces misérables archers...

— Je crois que j'ai eu tort, dit le

roi ; mais le mal est fait, je ne reculerai pas.

En ce moment une flèche résonna sur son casque.

— C'est Gourdon qui vous a touché dit Mercaders. Impatienté de la maladresse de ses gens, il a pris un arç lui-même et..... Couvrez-vous donc, sire! couvrez-vous, de par le diable!

Cet énergique avertissement venait trop tard. Le roi, pour mieux voir le combat, se levait du rocher où il était assis, quand une nouvelle flèche lancée par Gourdon l'atteignit à l'épaule gauche. Des cris de joie et de douleur re-

tentirent à la fois dans les deux partis.

— Qu'on me donne mon épée, dit Cœur-de-Lion avec calme. A l'assaut maintenant! A l'assaut, mes amis!.. pour les gouttes de sang qui ont taché mon manteau, il faut tout le sang de leurs veines... Saint-George pour l'Angleterre!

L'armée entière partit comme un seul homme avec un hourra terrible. Les arbalètes, les arcs furent jetés au loin, et on s'élança à l'assaut. Les fascines tombèrent dans les fossés, les échelles se dressèrent contre les murailles. En vain les assiégés précipitè-

rent-ils des amas de pierre, d'énormes crénaux sur les assaillants; ceux-ci se succédaient avec frénésie. Richard, tout sanglant, la flèche pendante à l'épaule, l'épée entre les dents, planta lui-même une échelle dans le fossé; et, repoussant ceux qui voulaient le couvrir de leur corps et de leur bouclier, escalada le rempart le premier. Mercaders le suivit; il n'y eut bientôt plus dans le château qu'une scène de massacre et d'extermination. Les partisans du vicomte mettaient bas les armes, et demandaient merci.

— Tuez, tuez, criait Mercaders, exterminez tout sans pitié.

— Qu'on me réserve Gourdon, ce-

lui qui m'a blessé, commanda le roi, et que nul ne lui fasse de mal.

Les défenseurs du château de Châlus furent égorgés ou pendus aux murailles, comme Richard l'avait annoncé. Malgré sa blessure, il soupa le soir sur la table d'or. Gourdon, chargé de chaînes aussi lourdes qu'il les pouvait porter, fut jeté dans un cachot souterrain pour y attendre son sort.

On dit que, le même jour, un évêque chassé par Richard, célébrant à Rome, vit tomber une flèche au pied de l'autel, et entendit ces mots : *Telum Limogiæ occidit leonem Angliæ.*

MORT DE RICHARD-COEUR-DE-LION.

La blessure de Richard n'était pas dangereuse ; mais elle s'envenima par les excès auxquels il ne cessait de se livrer. Son monstrueux appétit, son agitation continuelle, la violence de ses

passions, en empêchant son sang de se calmer, rendaient sa guérison difficile. L'ignorance d'un chirurgien qui tenta d'extraire le fer de la flèche contribua encore à aggraver le mal; bientôt la gangrène se mit dans la plaie. Le roi comprit qu'il fallait mourir; il renvoya les médecins, et donna l'ordre d'amener son meurtrier en sa présence.

Gourdon fut tiré de sa prison. C'était un beau jeune homme à la contenance noble, au regard fier. Pas un muscle de son visage ne trahit la crainte quand il se trouva face à face avec son juge. Il considéra Richard sur son lit de mort, cet homme terrible qu'il avait frappé, lui, l'archer obscur, cette

grande gloire du siècle qu'il avait arrêtée dans sa marche, lui enfant sans nom; et un sourire de joie se montra sur ses lèvres.

Richard, de son côté, l'observait en silence ; ses yeux lançaient des éclairs ; mais cette fascination du regard n'eut pas d'effet sur Gourdon. Le roi dit avec surprise à Mercaders, qui se tenait debout près de son lit :

— Véritablement, sire capitaine, il ne tremble pas !

— S'il savait ce qui l'attend, dit Mercaders d'un ton sombre, il tremblerait, je vous jure.

— Mercaders, dit Gourdon avec ironie, te souviens-tu, qu'à ta dernière échauffourée devant Limoges, un *confrère de la paix* a brisé son épée sur le dos de ta cuirasse? Ce confrère de la paix, c'était moi.

— Tu en as menti, chien, hurla le Brabançon en serrant les poings et en pâlissant.

— Silence! dit le roi de sa voix rude et affaiblie, en étendant sa large main comme pour défendre le prisonnier, il s'agit bien de toi, Brabançon d'enfer... Par saint Dunstan! il faut que je me hâte d'interroger ce vassal...

Il était déjà si abattu, qu'il fut obligé

de puiser une force factice dans le vin. Il prit un hanap d'argent posé près de lui, et le vida presque en entier. Un peu ranimé, il se souleva péniblement sur le coude.

— Te repens-tu de ton action? demanda-t-il à Gourdon.

— Non, lui fut-il répondu d'une voix ferme.

— Et si tu étais libre?

— J'ajusterais mieux.

— Par saint Nicolas! s'écria le roi, voilà un gaillard résolu... Tu me hais donc bien, continua-t-il; que t'ai-je fait, à toi?

— Ce que tu m'as fait, Richard? dit le prisonnier en se redressant de manière à entrechoquer bruyamment ses chaînes ; eh ! que t'ont fait ces femmes que tu as rendues veuves, ces enfants que tu as rendus orphelins, ces malheureux dont tu as brûlé le toit paternel après avoir égorgé la famille ?.. Ce que tu m'as fait à moi, roi d'Angleterre ? Tu as tué de ta main mon père et mes frères; je ne te dirai ni où ni quand, tu ne t'en souviendrais plus... que sont pour toi, dans le nombre, ces victimes obscures ? Mais moi, je m'en suis souvenu, Richard, et je t'ai voué depuis longtemps toute ma haine, toute mon exécration...

— Tu m'as pourtant envoyé un hé-

raut pour obtenir merci, dit le roi avec un sourire.

— J'ai obéi aux ordres exprès du vicomte mon maître... je voulais sauver ces braves gens que tu as lâchement fait égorger... Pour moi, je n'attendais rien ni de ta pitié, ni de ta clémence... je ne veux rien de toi... j'ai vengé mon père et mes frères, je suis content !

L'archevêque de Rouen, qui était présent, l'interrompit :

— Comment as-tu osé diriger une flèche contre ton souverain légitime, contre l'oint du Seigneur ?

— Depuis quand donc Richard lui-

même a-t-il respecté l'onction sainte? reprit Gourdon. L'évêque de Beauvais, votre frère, où est-il, monseigneur? Dans une prison aussi sombre que celle d'où je sors...

Le roi, la tête appuyée sur sa main, semblait livré à des réflexions profondes. De tout temps, il avait aimé les hommes audacieux; mais jamais personne n'avait heurté son orgueil avec une pareille témérité. Les assistants s'attendaient à une terrible explosion de colère; mais, soit que les approches de la mort eussent affaibli son âme indomptable, soit que les souvenirs de sa vie passée qu'on venait de lui mettre sous les yeux avec si peu de ménagement

eussent éveillé son repentir, il garda le silence. Au bout d'un moment, il eut encore recours à son hanap.

—Tu as l'humeur fanfaronne, dit-il en déposant le vase; mais si j'ai défendu qu'on te pende, c'est pour te réserver à un plus cruel supplice, et, grâce à ce bon vin de Guienne, j'aurai encore le temps de l'ordonner...

— Ordonne donc bien vite, Richard, répondit le prisonnier avec courage : tu auras exterminé la famille entière... Mais sache-le bien, si terribles que soient les tortures, je meurs satisfait d'avoir délivré la terre d'un démon tel que toi !

A cette nouvelle injure, une rapide rougeur se montra sur le visage pâle de Cœur-de-Lion. Mais il se contint, et il reprit avec calme :

— Et si je te pardonne?

— Tu ne me pardonneras pas.

— Que veut dire ce vassal? Me croirais-tu incapable de clémence?.. Otez-lui ses fers... Quoiqu'il ait la parole un peu haute, je le tiens pour homme de courage et de résolution. Il n'a pas tremblé devant Richard outragé!

Personne ne bougea pour exécuter cet ordre.

— Par saint Dunstan! s'écria le roi

furieux en s'agitant sur son lit, mes serviteurs me croient-ils si malade, qu'on ne doive déjà plus exécuter mes ordres?... Mercaders, gibier de potence, ôte ces fers à ton prisonnier, ou j'en jure Dieu, je vous donnerai à tous avant de mourir une leçon de respect et de soumission !

Mercaders obéit, mais avec une répugnance visible. Quand Gourdon fut délivré, il resta immobile sans adresser au roi une parole de remercîment.

— Va-t-en maintenant dit Richard, et si quelqu'un te fait une insulte, Mercaders en répondra devant moi... Si tu n'as pas d'argent pour regagner ton

pays, mon trésorier te comptera cent écus d'Angleterre... Va-t-en donc, et tâche de prier pour mon âme !

— Je ne puis promettre cela, dit Gourdon.

— Eh bien ! ne le promets pas, et va au diable, dit le roi avec impatience ; qu'on me laisse, il est temps de mettre ordre à ma conscience !

Tout le monde sortit. Gourdon, que Richard avait confié à la garde du chef des Brabançons, suivit avec défiance son prétendu défenseur. Quand ils furent dans une salle écartée du château, Mercaders se précipita sur lui, et, avec l'aide de quelques-uns de ses soldats, il lui remit ses fers.

— *Confrère de la Paix*, lui dit-il, le roi t'a pardonné ton coup de flèche, mais moi je ne t'ai pas pardonné ton coup d'épée... à nous deux maintenant !

Et le courageux jeune homme fut conduit de nouveau à son cachot.

« Le roi, disent les chroniques, se voyant à l'extrémité, écrivit à sa mère, qui demeurait à Fontevrault, et se confessa à *trois* abbés de l'ordre de Cîteaux, qui l'étaient venus voir. Il mourut entre les bras de Gaultier archevêque de Rouen, le onzième ou douzième jour après sa blessure (le 6 avril). Ses entrailles furent enterrées à Châlus ou à Poitiers, son cœur à Rouen et son corps

à Fontevrault, aux pieds du roi Henri II, son père.»

Le soir même du jour où expira Richard, il se passa dans les souterrains de Châlus une épouvantable scène. Mercaders et quelques Brabançons entrèrent en silence dans le cachot de Gourdon. Les torches qu'ils portaient jetaient un reflet rougeâtre sur leurs visages hideux, et éclairaient faiblement ces voûtes noires, ce pavé humide, ce prisonnier écrasé sous le poids de ses chaînes. Ils n'avaient pour armes que ces longs couteaux à lame effilée, suspendus d'ordinaire à leur ceinture. Un reflet sinistre qui en sortait frappa d'abord les regards éblouis de Gourdon, et, malgré son courage, il frémit.

—Le roi vient de mourir, dit Mercaders; tu vas lui servir de garde d'honneur, confrère de la paix !

— Soyez prompt, dit le prisonnier.

— Eh ! ne faut-il pas procéder d'abord à ta toilette? reprit le Brabançon d'un ton goguenard. Tu vas changer de costume, mon brave archer, et nous te vêtirons d'écarlate...

En parlant ainsi, il dépouillait le malheureux de ses habits et ses complices relevaient les manches de leurs pourpoints.

Les Brabançons s'appelaient aussi les *écorcheurs* !

La plume nous tombe des mains.... Pierres des vieux châteaux, combien

avez-vous caché de crimes semblables sous vos voûtes ténébreuses?

On ne sait ce que devint le trésor immense dont Richard s'était emparé. Mais la tour d'où partit le trait, le cachot où Gourdon fut enfermé existent encore. On montre aussi aux curieux le rocher de Maumont (*mali montis*), sur lequel le roi était assis au moment où il reçut le coup mortel; et aucun bon touriste de la Grande-Bretagne ne fait aujourd'hui le pélerinage de Châlus sans en détacher un fragement, en souvenir de l'illustre guerrier qui l'arrosa de son sang.

FIN.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.